

# LE SILENCE ENTRE NOS SOUFFLES

*Studio Pink*



*Elle n'était pas pas cens...*

# **Le Silence entre nos Souffles**

*Par Studio Pink*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Étincelle Interdite	4
Chapitre 2 : La Proximité Forcée	10
Chapitre 3 : Le Mur du Dénier	16
Chapitre 4 : Confidences Nocturnes	23
Chapitre 5 : Le Frisson de l'illégitime	28
Chapitre 6 : L'Explosion des Sens	33
Chapitre 7 : Le Sanctuaire Secret	38
Chapitre 8 : Le Poids des Silences	45
Chapitre 9 : Le Soupçon	51
Chapitre 10 : L'Affrontement des Idéaux	57
Chapitre 11 : Le Sacrifice	62
Chapitre 12 : L'Agonie de l'Absence	68
Chapitre 13 : Le Hasard de la Vérité	75
Chapitre 14 : Le Choix du Scandale	80
Chapitre 15 : Le Silence Apaisé	86

# Chapitre 1

## L'Étincelle Interdite

La pluie de septembre avait ce don particulier d'effacer les contours du monde, transformant les lumières de la ville en taches d'aquarelle floues. Clara courait, son sac en cuir battant contre sa hanche, tentant désespérément d'échapper à l'averse qui s'abattait sur le campus. Elle n'était pas censée être là, pas ce soir, mais l'administration avait déplacé la remise des dossiers de recherche au bâtiment de la vieille bibliothèque.

Elle franchit les portes lourdes en chêne, haletante. L'air à l'intérieur était saturé de l'odeur de vieux papier, de cire et d'une pointe d'humidité réconfortante. Elle s'arrêta un instant pour reprendre son souffle, secouant la tête pour déloger les gouttes d'eau de ses cheveux sombres.

C'est là qu'elle le vit. Ou plutôt, qu'elle le percuta.

Dans la pénombre de l'entrée, un homme sortait de l'ombre des rayonnages. Le choc fut sourd. Clara bascula en arrière, ses talons glissant sur le marbre poli, mais avant qu'elle ne puisse rencontrer le sol, deux mains puissantes se refermèrent sur ses avant-bras.

Le temps se figea.

L'impact ne fut pas seulement physique. Ce fut une décharge, une onde de choc thermique qui remonta de ses poignets jusqu'à sa nuque. Elle leva les yeux, le souffle court, et plongea dans un regard d'un gris orageux, bordé de cils sombres qui semblaient retenir toute la lumière de la pièce.

— Doucement, murmura une voix grave, un baryton qui fit vibrer la cage thoracique de Clara. Le sol est traître par ce temps.

L'homme ne la lâcha pas tout de suite. Il dégageait une odeur de bois de santal, de café noir et de pluie — une fragrance masculine, sophistiquée, presque animale. Il portait un manteau en laine sombre, impeccablement coupé, qui soulignait la largeur de ses épaules.

— Je... merci, parvint à articuler Clara, ses sens en état d'alerte maximale. Je suis en retard. Toujours en retard.

Il esquissa un sourire en coin, un mouvement imperceptible qui creusa une fossette légère sur sa joue droite. Une arrogance élégante émanait de lui, mais elle était tempérée par une curiosité brûlante dans ses yeux.

— Le retard est souvent le signe d'une vie intéressante, répondit-il en la relâchant lentement. Ses doigts frôlèrent la peau nue de ses poignets, laissant une traînée de feu dans leur sillage. Vous cherchez quelqu'un ?

Clara remit une mèche de cheveux derrière son oreille, soudain très consciente de ses vêtements trempés et de ses joues rougies par la course.

— Le bureau des doctorants. Mais avec cette pluie, j'ai l'impression d'avoir traversé la Manche à la nage.

Il rit, un son court et rauque qui lui fit un effet dévastateur.

— Vous n'êtes pas loin. C'est au bout du couloir, à gauche après les bustes en marbre. Mais je crains que le secrétariat ne soit déjà fermé.

— Oh non... fit-elle, ses épaules s'affaissant. Tout ça pour rien.

— Peut-être pas pour rien, rétorqua-t-il. L'intensité de son regard ne faiblissait pas. On ne se croise jamais par hasard dans une bibliothèque à l'heure où les ombres s'allongent.

Le flirt était là, palpable, une tension électrique qui crépitait entre eux, faisant oublier à Clara le froid de ses vêtements. Il y avait quelque chose de magnétique chez cet inconnu, une autorité naturelle mêlée à une sensualité discrète qui la poussait à vouloir réduire l'espace entre eux, juste pour voir si sa peau était aussi chaude qu'elle l'avait deviné.

— Et vous ? demanda-t-elle avec une audace nouvelle. Vous êtes le gardien des lieux ou une ombre égarée ?

— Un peu des deux, selon l'heure. Disons que j'ai mes habitudes ici. Je m'appelle Julian.

— Clara.

— Clara, répéta-t-il.

Le nom dans sa bouche sonna comme une confidence, une caresse. Il s'approcha d'un pas, brisant la distance de sécurité. Elle pouvait sentir la chaleur émanant de son corps. Le silence entre leurs souffles devint lourd, chargé de questions non posées et de désirs immédiats, inexplicables.

C'est alors qu'elle remarqua le dossier qu'il tenait sous le bras. Un dossier rouge, identique à celui qu'elle serrait contre sa poitrine, mais avec un sceau doré que seuls les membres du corps professoral émérites possédaient.

Julian suivit son regard. Son expression changea instantanément. Le sourire charmeur s’effaça pour laisser place à une neutralité polie, presque froide, bien que ses yeux trahissent encore une trace de ce trouble partagé.

— Vous avez le dossier de recherche de la chaire de Littérature Comparée, nota-t-il, sa voix ayant regagné une distance professionnelle.

— Oui, répondit Clara, sentant un froid soudain l’envahir. Je suis la nouvelle assistante de recherche de...

Elle s’interrompit. Elle regarda l’homme devant elle, sa prestance, son âge — la trentaine élégante —, et le nom qui circulait dans tous les couloirs de l’université depuis des mois lui revint en mémoire comme un couperet.

— Vous êtes Julian Vance, souffla-t-elle.

L’homme hocha la tête, un pli d’amertume au coin des lèvres.

— Et vous êtes Clara Morel. Ma nouvelle étudiante.

Le silence qui suivit n’avait plus rien de romantique. Il était chargé de la réalisation brutale d’une frontière invisible mais infranchissable. La tension était toujours là, mais elle s’était muée en un malaise acide. L’attirance physique, si violente quelques secondes plus tôt, venait de se heurter de plein fouet au code de déontologie et à la hiérarchie académique.

Julian recula d’un pas, ses mains s’enfonçant dans les poches de son manteau. Le mentor. L’élève.

— Mademoiselle Morel, dit-il, et le titre sonna comme une insulte à l’intimité qu’ils venaient de partager. Je ne vous attendais que demain matin, à neuf heures.

Clara se sentit dénudée sous son regard, non plus comme une femme qui l'avait séduit, mais comme une élève prise en faute.

— Je voulais prendre de l'avance, Monsieur.

Il l'observa un long moment. Ses yeux gris scannèrent son visage, s'attardant sur ses lèvres encore entrouvertes, avant de remonter vers ses yeux. La fascination était toujours là, tapie sous la rigueur de sa fonction. C'était une étincelle interdite, une promesse de danger.

— L'ambition est une qualité, commença-t-il, sa voix redevenant basse, presque un murmure destiné à elle seule. Mais la précipitation peut mener à des erreurs... irréparables.

Il fit un pas de côté pour la laisser passer, mais alors qu'elle l'effleurait, il pencha légèrement la tête vers elle.

— Séchez-vous, Clara. Je n'aimerais pas que ma meilleure recrue attrape froid avant même d'avoir ouvert un livre.

Elle ne répondit pas, incapable de trouver une répartie moderne ou piquante. Son cœur battait la chamade, cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Elle s'éloigna vers le couloir, sentant son regard peser sur son dos, brûlant à travers le tissu mouillé de son trench.

Arrivée au tournant, elle ne put s'empêcher de se retourner. Julian était toujours là, au milieu du hall désert, silhouette sombre et imposante. Il ne bougeait pas. Il l'observait partir, et dans l'obscurité de la bibliothèque, l'étincelle entre eux ne semblait pas vouloir s'éteindre. Elle venait de s'allumer, vacillante et interdite, prête à consommer tout ce qu'ils avaient construit pour en arriver là.

Clara tourna le coin, les mains tremblantes. Le silence était revenu, mais ce n'était plus le silence de la paix. C'était celui qui précède l'effondrement. Elle savait, avec une certitude terrifiante, que plus rien ne serait jamais fluide entre eux.

La chasse commençait, et les règles étaient déjà brisées.

# Chapitre 2

## La Proximité Forcée

Chapitre : La Proximité Forcée

Le lendemain matin, l'air de l'agence d'architecture semblait s'être cristallisé. Clara avait espéré que la nuit diluerait l'intensité de la veille, que la pluie de Londres emporterait avec elle le souvenir de Julian, de son ombre immense et de cette étincelle indécente dans la bibliothèque. Elle avait tort.

Le café qu'elle tenait entre ses mains était trop chaud, mais elle s'y agrippait comme à une bouée de sauvetage. Quand la porte de la salle de conférence s'ouvrit, le monde bascula de quelques degrés.

Julian entra. Il ne portait pas de veste ce matin, simplement une chemise blanche aux manches retroussées sur des avant-bras dont elle connaissait désormais la puissance latente. Il ne la regarda pas immédiatement, mais elle sentit son arrivée par le déplacement d'air, par cette odeur de cèdre et de papier ancien qui semblait lui coller à la peau.

— Bonjour, Clara.

Sa voix était basse, un timbre de velours râpeux qui lui fit l'effet d'une caresse non consentie le long de sa colonne vertébrale.

— Julian, répondit-elle d'un ton qu'elle espérait professionnel.

Elle ouvrit son ordinateur, les doigts pianotant frénétiquement sur le trackpad pour

masquer leur léger tremblement. Le directeur de l'agence, Monsieur Arnault, entra à sa suite, ignorant superbement le champ de mines émotionnel qui venait de se déployer entre ses deux meilleurs éléments.

— Bien, nous n'avons pas de temps à perdre. Le projet de restauration du manoir des Blackwood est la priorité absolue. Julian, tu diriges la structure. Clara, tu t'occupes de l'aménagement intérieur et de la conservation des archives. Vous allez devoir travailler en binôme serré pendant les trois prochaines semaines. Dans ce bureau.

Le silence qui suivit fut une détonation.

Arnault sortit, les laissant seuls dans une pièce de dix mètres carrés, saturée de lumière matinale et de non-dits.

\*\*\*

Le travail commença dans une atmosphère de guerre froide. Le grand plan du manoir était étalé sur la table centrale, un immense parchemin numérique qui les forçait à se pencher, côte à côte.

Clara sentait la chaleur de son corps à travers le mince coton de son chemisier. Chaque fois qu'il pointait un détail sur l'écran, son bras frôlait le sien. Une électricité statique, presque douloureuse, crépitait à chaque contact involontaire.

— Les fondations de l'aile est sont instables, dit Julian. Il faut revoir tout le tracé de la bibliothèque.

— On ne peut pas toucher à la bibliothèque, Julian, répliqua-t-elle, la voix plus assurée dès qu'il s'agissait de son domaine. C'est le cœur du bâtiment. Si tu déplaces les cloisons, tu tues l'acoustique. Le silence doit circuler.

Il se tourna vers elle. Ils étaient si proches qu'elle pouvait voir les nuances d'ambre dans ses iris sombres.

— Le silence ne circule pas, Clara. Il pèse. Parfois, il étouffe.

Elle soutint son regard, refusant de baisser les yeux. L'air devint rare. Elle voyait le battement régulier de la carotide dans son cou, le grain de sa peau, l'ombre d'une barbe de quelques heures. C'était une torture volontaire. Elle aurait pu reculer, mettre de la distance, mais une part sombre d'elle-même voulait tester la limite.

— Tu as peur du silence ? demanda-t-elle avec une pointe de défi moderne.

Il esquissa un sourire qui n'atteignit pas ses yeux. Un sourire de prédateur qui s'amuse de la bravoure de sa proie.

— J'ai peur de ce qu'il nous oblige à entendre.

Il posa sa main sur la table, juste à côté de la sienne. Ses longs doigts effleurèrent le bord de son petit doigt. Clara eut l'impression d'avoir été brûlée. Elle retira sa main brusquement, faisant tomber son stylo qui roula sur le sol.

Ils se baissèrent en même temps pour le ramasser.

Leurs fronts faillirent se heurter. Sous la table, dans l'intimité de l'ombre, l'espace était réduit au néant. Clara se retrouva nez à nez avec lui, accroupie, le souffle court. L'odeur de Julian l'envahit : un mélange enivrant d'agrumes amers et d'homme. C'était une agression sensorielle.

— Rends-moi mon stylo, Julian, murmura-t-elle.

Il l'avait déjà rattrapé. Ses doigts se refermèrent sur l'objet, mais il ne le lui rendit

pas. Il la fixa, ses yeux descendant sur ses lèvres avant de remonter vers les siennes.

— Est-ce que tu vas continuer à faire comme s'il ne s'était rien passé hier soir ?  
demanda-t-il d'une voix sourde.

— Il ne s'est rien passé. Nous avons discuté. Sous la pluie.

— On ne discute pas comme ça, Clara. Pas avec cette façon que tu as de me regarder  
comme si j'étais le seul incendie que tu voulais éteindre.

— Tu es arrogant.

— Et tu es en train de retenir ton souffle.

C'était vrai. Elle expira lentement, une mèche de cheveux glissant sur son visage.  
Julian leva la main. Ce fut un mouvement lent, délibéré, une torture en soi. Il écarta la  
mèche derrière son oreille, la pulpe de son pouce effleurant sa tempe. Le contact fut  
un choc électrique qui la fit frissonner de la tête aux pieds.

— On doit travailler, parvint-elle à articuler, bien que ses jambes lui semblent  
soudainement faites de coton.

— Je travaille, dit-il en se relevant d'un mouvement fluide, l'aidant à se redresser  
sans la lâcher. Je cherche la faille dans la structure. Et je crois que je l'ai trouvée.

\*\*\*

L'après-midi fut un long calvaire de désir refoulé. Ils s'installèrent de part et d'autre  
de la table, mais la pièce semblait s'être rétrécie. Chaque bruit devenait une caresse :  
le froissement du papier, le clic de la souris, le soupir d'exaspération de Julian.

Clara essayait de se concentrer sur les nuances de couleurs, mais son esprit ne cessait de revenir à la main de Julian, à la façon dont il tenait son crayon, avec une force maîtrisée qui la faisait fantasmer malgré elle. Elle se détestait pour cette faiblesse. Elle était une femme de carrière, indépendante, rationnelle. Mais Julian était un séisme qui remettait en question toutes ses fondations.

Vers dix-sept heures, l'orage éclata au-dehors. Le ciel de Londres devint anthracite, plongeant le bureau dans une pénombre bleutée. Julian ne se leva pas pour allumer la lumière.

— Regarde ça, dit-il.

Elle s'approcha de son écran. Il montrait une modélisation 3D de la coupole. Pour mieux voir, elle dut s'appuyer sur le dossier de sa chaise. Elle se pencha, son corps frôlant son épaule.

— Si on utilise ce verre polarisé, la lumière tombera exactement sur le bureau central à midi, expliqua-t-il.

Il se tourna légèrement vers elle. Leurs visages n'étaient plus qu'à quelques centimètres. Dans l'obscurité de la pièce, ses yeux paraissaient noirs, insondables.

— C'est... c'est brillant, souffla-t-elle.

Elle aurait dû s'éloigner. C'était le moment de rompre le sort. Mais elle était fascinée par le mouvement de ses lèvres. La tension était devenue une entité physique, une masse lourde qui pressait contre sa poitrine.

— Clara, dit-il, son nom sonnait comme une prière ou une malédiction.

Il posa sa main sur sa taille. Ce n'était pas un effleurement accidentel, cette fois.

C'était une prise ferme, possessive. Il la tira doucement vers lui, et elle ne résista pas. Elle s'abandonna à la gravité de son attraction.

Son cœur frappait si fort qu'elle craignait qu'il ne l'entende. Elle posa ses mains sur les épaules de Julian, sentant la tension des muscles sous le tissu. C'était une lutte, un combat entre la raison qui criait au danger et l'instinct qui réclamait le naufrage.

— On ne peut pas, murmura-t-elle, alors même qu'elle se penchait vers lui.

— Je sais, répondit-il, sa voix vibrant contre sa peau.

Il approcha son visage de son cou, inhalant son parfum, un mélange de vanille et de peur délicieuse. Ses lèvres effleurèrent le lobe de son oreille, et Clara ferma les yeux, laissant échapper un soupir qui était un aveu de défaite.

Chaque seconde de ce silence était une torture, un compte à rebours avant l'explosion. La proximité n'était plus forcée, elle était devenue vitale. L'alchimie qu'ils avaient tenté de nier bouillonnait désormais, prête à tout dévaster sur son passage.

Julian releva la tête, ses yeux brûlants ancrés dans les siens.

— Les règles sont faites pour être brisées, Clara. Et tu as très envie de les briser avec moi.

Elle ne répondit pas par des mots. Elle n'en avait plus. Elle se contenta de réduire les derniers millimètres qui les séparaient, acceptant enfin que, dans ce projet comme dans leur vie, le chaos était la seule issue possible.

Le silence ne les protégeait plus. Il venait de les trahir.

# Chapitre 3

## Le Mur du Dén

### \*\*CHAPITRE : LE MUR DU DÉNI\*\*

Le lendemain matin, l'air de l'appartement semblait trop rare, comme si Julian avait aspiré tout l'oxygène de la pièce avant de s'éclipser. Clara restait prostrée devant son miroir, observant ses lèvres encore rouges du baiser qui n'avait pas eu lieu, mais qui l'avait marquée plus profondément qu'une morsure.

Elle devait réagir. Le chaos, Julian l'avait dit, était la seule issue. Mais Clara détestait le désordre. Elle avait passé sa vie à ériger des structures, à tracer des lignes droites pour ne pas trébucher sur les ombres de son passé. Julian était une ombre. Une ombre magnétique, certes, mais une ombre qui menaçait de l'engloutir.

C'est ainsi qu'elle se retrouva, trois jours plus tard, assise à la terrasse du \*Lutetia\*, face à Thomas.

Thomas était l'exact opposé du danger. Architecte d'intérieur de renom, il portait des chemises en lin parfaitement repassées et dégageait une odeur rassurante de savon de Marseille et de thé Earl Grey. Il était prévisible, brillant dans son domaine, et surtout, il ne faisait pas trembler les mains de Clara lorsqu'il lui servait un verre d'eau.

— Tu es ailleurs, Clara, fit-il d'une voix douce, posant sa main sur la sienne.

Le contact était tiède. Agréable. Mais il ne déclenchait aucun incendie. Pas de décharge électrique, pas de vertige. Clara se força à sourire, ignorant la petite voix dans sa tête qui lui hurlait que ce calme était une prison.

— Juste le travail, Thomas. Le projet avance vite. Julian est... exigeant.

Prononcer son nom fut une erreur. Le simple son des syllabes fit refluer le souvenir de l'odeur de Julian — ce mélange de cuir, de tabac froid et d'une arrogance qui lui collait à la peau.

— Julian Valmont n'est pas réputé pour sa patience, concéda Thomas. Mais tu es la meilleure. Ne le laisse pas t'intimider.

Clara hocha la tête, tout en sachant que l'intimidation était le cadet de ses soucis. Ce qu'elle fuyait, c'était l'attraction. Elle avait besoin d'un mur. Et Thomas serait le ciment de ce mur du déni.

\*\*\*

Le vernissage de la Galerie "L'Écorce" était l'événement où il fallait être vu. Clara s'était glissée dans une robe en satin bleu nuit, une armure de soie qui soulignait chaque courbe de son corps sans jamais trop en dévoiler. Elle avait insisté pour que Thomas l'accompagne. Elle avait besoin d'un témoin de sa normalité.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle baignée d'une lumière crue, son regard balaya la foule par réflexe. Elle le trouva instantanément.

Julian était debout près d'une sculpture abstraite, un verre de scotch à la main. Il ne souriait pas. Il discutait avec un investisseur, mais ses yeux, sombres et impénétrables, dérivèrent vers l'entrée au moment précis où elle franchit le seuil.

Le choc fut physique. Clara sentit son cœur rater une marche. Thomas pressa doucement son coude pour la guider, et elle vit la mâchoire de Julian se contracter si fort qu'un muscle tressaillit sur sa tempe.

Ils s'approchèrent. C'était inévitable.

— Julian, commença Clara, sa voix plus assurée qu'elle ne l'aurait cru. Je te présente Thomas Valran. Thomas, voici Julian Valmont, mon... associé.

Le mot "associé" sembla flotter entre eux comme une insulte. Julian ne tendit pas la main tout de suite. Il détailla Thomas avec une insolence calculée, de ses chaussures vernies à sa coiffure impeccable. Un prédateur évaluant une proie qui ne valait même pas l'effort de la chasse.

— Thomas Valran, finit par articuler Julian, sa voix plus basse et plus rauque que d'habitude. L'homme qui redessine les salons de la rive gauche avec du beige et des bons sentiments. Enchanté.

Le ton était glacial, teinté d'un mépris qui fit monter le rouge aux joues de Clara.

— Thomas fait un travail remarquable, Julian, intervint-elle, le regard brillant de défi.

— Je n'en doute pas, répondit Julian en ancrant ses yeux dans ceux de Clara. Tout chez lui semble... convenable. C'est le mot, n'est-ce pas ? Convenable. Exactement ce dont tu as besoin en ce moment, je suppose. Un peu de stabilité après l'orage.

L'attaque était directe. Thomas, sentant la tension mais n'en comprenant pas la source, tenta une approche diplomate.

— J'ai beaucoup entendu parler de votre vision pour le projet "Hélios", Monsieur Valmont. C'est audacieux.

Julian tourna son verre entre ses doigts, observant les reflets ambrés du liquide.

— L’audace n’est pas à la portée de tout le monde, Monsieur Valran. La plupart des gens préfèrent se réfugier dans ce qu’ils connaissent. Ils ont peur de ce qui arrive quand on lâche prise.

Il fit un pas vers eux, réduisant l’espace personnel de Clara. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de lui, un contraste violent avec la froideur de ses paroles. L’odeur de son parfum l’envahit, balayant le savon de Marseille de Thomas.

— N’est-ce pas, Clara ? murmura-t-il, l’ignorant totalement l’homme à ses côtés. Tu penses que le déni est une stratégie solide. Mais un mur, aussi haut soit-il, finit toujours par se fissurer sous la pression.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, répondit-elle, le souffle court.

Julian eut un sourire sans joie, une simple contraction des lèvres qui n’atteignit pas ses yeux.

— Bien sûr que non. Profite de ta soirée. Le buffet est aussi... sage que la compagnie.

Il tourna les talons sans un regard de plus, les laissant là. Thomas soupira, visiblement décontenancé.

— Quel personnage singulier. Il est toujours aussi... cassant ?

Clara ne répondit pas. Elle regardait le dos large de Julian s’éloigner. Elle avait envie de le suivre, de le gifler, de l’embrasser jusqu’à ce qu’ils oublient tous les deux cette comédie. Au lieu de cela, elle serra le bras de Thomas.

— Il est juste fatigué. Allons boire quelque chose.

\*\*\*

Une heure plus tard, Clara s'échappa vers le balcon pour reprendre son souffle. L'air frais de Paris fouettait son visage, mais ne suffisait pas à calmer l'incendie intérieur. Elle détestait Julian. Elle détestait la façon dont il la faisait se sentir — comme une enfant prise en faute, comme une femme affamée.

— Il est ennuyeux à mourir.

La voix venait de l'ombre, à droite du balcon. Julian était là, fumant une cigarette, la veste de son costume ouverte sur sa chemise blanche légèrement déboutonnée.

— Tu es insupportable, Julian, cracha-t-elle en se tournant vers lui. Pourquoi faut-il que tu gâches tout ?

Il lâcha une volute de fumée, son regard brûlant l'analysant dans la pénombre.

— Je ne gâche rien. Je souligne l'évidence. Tu essaies de te convaincre que tu peux te contenter de l'eau tiède parce que tu as peur de te brûler avec moi. C'est pathétique, Clara.

— Ce qui est pathétique, c'est ton ego ! Thomas est un homme bien. Il est gentil, il est respectueux...

— Il est vide ! coupa Julian en jetant sa cigarette. Il ne sait rien de toi. Il ne sait pas que tu mords ta lèvre inférieure quand tu es concentrée. Il ne sait pas que tu détestes le silence parce qu'il te force à réfléchir. Il ne sait pas quel goût a ta peau quand tu as peur de tes propres désirs.

Il s'approcha d'elle, lent et menaçant. Clara recula jusqu'à ce que le froid de la rambarde en fer forgé lui morde le dos.

— Arrête, souffla-t-elle.

— Pourquoi ? Parce que c'est vrai ?

Il posa ses mains de chaque côté d'elle sur la rambarde, l'emprisonnant. La tension était telle qu'elle aurait pu briser le verre dans la pièce d'à côté. Julian était une force de la nature, un orage noir qui refusait de s'éloigner.

— Tu peux sortir avec tous les hommes "convenables" de Paris, Clara. Tu peux essayer de construire ce mur pierre par pierre. Mais je serai toujours là, de l'autre côté. Et je le verrai s'effondrer.

Il s'approcha si près qu'elle sentit son souffle sur sa joue. Elle ferma les yeux, priant pour qu'il l'embrasse, priant pour qu'il s'en aille.

— Tu sens ça ? demanda-t-il d'une voix cassée par une émotion qu'il ne parvenait plus tout à fait à masquer. Ton cœur qui bat contre tes côtes comme un animal en cage ? Ce n'est pas pour lui qu'il fait ça.

Sa main remonta lentement le long de son bras, un frôlement à peine perceptible qui fit frissonner chaque pore de sa peau. Il s'arrêta juste au-dessus de son coude, ses doigts brûlants.

— Va-t'en, Julian, murmura-t-elle, sans aucune conviction.

— Regarde-moi et dis-le encore une fois. Sans trembler.

Elle ouvrit les yeux. La jalousie qu'il avait tenté de cacher sous sa froideur était là, brute, sauvage, brillant dans ses prunelles sombres. Il souffrait autant qu'elle. Cette réalisation la frappa de plein fouet. Son mur n'était pas seulement là pour la protéger de lui ; il était là pour la protéger d'elle-même.

Julian recula brusquement, comme s'il venait de se brûler. Il reprit son masque de glace en un battement de cils.

— Ton chevalier blanc te cherche, dit-il avec une amertume grinçante. Ne le fais pas attendre. La médiocrité n'aime pas l'imprévu.

Il rentra à l'intérieur sans se retourner, la laissant seule dans le froid. Clara resta de longues minutes à agripper la rambarde, ses doigts engourdis. Elle avait voulu du calme, de la sécurité, de la normalité.

Mais en regardant Thomas l'apercevoir à travers la vitre et lui adresser un signe de main rassurant, elle ne ressentit qu'un vide abyssal. Le mur du déni était debout, solide et imposant.

Et derrière, Clara commençait à étouffer.

# Chapitre 4

## Confidences Nocturnes

L'horloge digitale du poste de soins affichait 3h24. Le temps, dans les couloirs de l'hôpital, possédait cette consistance poisseuse, une alternance de silences oppressants et de bruits mécaniques. Clara fixait l'écran de son ordinateur, mais les dossiers des patients n'étaient plus que des taches floues. L'odeur d'antiseptique lui brûlait les narines, se mélangeant à l'arôme âcre du café froid qu'elle avait délaissé deux heures plus tôt.

Elle se sentait comme une corde de violon tendue à l'extrême, prête à rompre au moindre effleurement. Et le responsable de cette tension était assis à moins de trois mètres d'elle.

Julian.

Il était penché sur des graphiques, la mâchoire serrée, une mèche de cheveux sombres retombant sur son front. Il avait troqué sa veste de costume contre une blouse blanche déboutonnée, les manches relevées sur ses avant-bras nerveux. Malgré la lumière crue des néons, il dégageait une aura de pénombre.

Depuis leur altercation sur le balcon, trois jours plus tôt, ils s'évitaient avec une précision chirurgicale. Mais la garde de nuit ne laissait aucune place à la fuite. Ils étaient les deux seuls éveillés dans cette aile désertée, coincés dans une bulle de malaise et de non-dits.

— Tu devrais aller dormir vingt minutes, lança Julian sans lever les yeux. Tes erreurs de frappe s'entendent d'ici.

Sa voix était rauque, dénuée de l'agressivité habituelle, mais chargée d'une fatigue qui semblait venir de bien plus loin que cette simple nuit de veille.

Clara s'arrêta net, les doigts suspendus au-dessus du clavier.

— Je gère, Julian. Occupe-toi de tes courbes.

— La fierté est un luxe qu'on ne peut pas s'offrir quand des vies sont en jeu, Clara. Tu es épuisée. Ça se voit à la façon dont tes épaules tombent. Et à cette petite ride que tu as entre les sourcils quand tu essaies de te convaincre que tout va bien.

Clara se tourna vers lui, prête à répliquer, mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Il la regardait enfin. Ses yeux n'étaient plus des lames de glace ; ils étaient sombres, profonds, empreints d'une lassitude qui la désarma instantanément. Le masque était tombé.

— Pourquoi tu fais ça ? murmura-t-elle, sa voix flanchant légèrement.

— Quoi ?

— Ce jeu de chaud et de froid. Un instant tu me pousses dans les bras de Thomas avec un mépris qui me donne envie de te gifler, et l'instant d'après, tu m' observes comme si... comme si tu savais exactement ce que je ressens.

Julian posa son stylo. Le silence qui suivit fut plus dense que l'obscurité du couloir. Il se leva lentement, contourna le bureau. Clara sentit son cœur cogner contre ses côtes, un rythme sauvage, incontrôlable. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. L'odeur de son parfum — bois de santal et une pointe de tabac froid — l'envahit, plus enivrante que n'importe quelle drogue.

— Je ne veux pas que tu sois malheureuse, Clara. C'est ça, mon problème.

— Thomas ne me rend pas malheureuse, mentit-elle, bien trop vite.

— Non, il te rend "sécure". C'est une cage dorée avec vue sur le néant. Tu es une tempête, Clara. Tu ne peux pas te contenter d'un homme qui a peur de la pluie.

Il s'appuya contre le bord du bureau, si près que leurs genoux se frôlèrent à travers le tissu fin de leurs pantalons. Un courant électrique parcourut la jambe de Clara, remontant jusqu'au creux de ses reins. Elle aurait dû reculer. Elle resta immobile.

— Et toi ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle. Qui es-tu pour juger de ce dont j'ai besoin ?

Julian eut un rire amer, un son sec qui ne monta pas jusqu'à ses yeux.

— Personne. Juste quelqu'un qui a déjà essayé de s'anesthésier avec la normalité. Mon père voulait un héritier, une statue de marbre sans failles. J'ai passé dix ans à essayer de ne rien ressentir. J'ai épousé une femme "parfaite", j'ai accepté un poste "parfait". Et un jour, je me suis réveillé et j'ai réalisé que j'étais mort à l'intérieur. Quand elle est partie, je n'ai même pas ressenti de tristesse. Juste un immense soulagement de ne plus avoir à faire semblant.

C'était la première fois qu'il s'ouvrait ainsi. Clara sentit le mur entre eux s'effriter, brique par brique. L'intimité qui s'installait n'avait rien de charnel, elle était bien plus dévastatrice. C'était la reconnaissance de deux âmes blessées se trouvant dans le noir.

— Je ne savais pas, murmura-t-elle.

— On ne sait jamais ce qui se cache sous la glace. On se contente d'avoir peur de la brûlure.

Il tendit la main, hésita, puis effleura du bout des doigts la joue de Clara. Sa peau était fraîche, mais son contact lui brûla le visage. Elle ferma les yeux, s'abandonnant à cette caresse qu'elle attendait sans se l'avouer.

— Et toi, Clara ? Pourquoi ce besoin de sécurité ? Pourquoi Thomas ?

Clara sentit les larmes piquer ses paupières. La fatigue et la proximité de Julian agissaient comme un sérum de vérité.

— Parce que quand tout s'effondre, c'est ce qu'il reste. Ma mère... elle vivait pour la

passion. Elle a tout brûlé, sa santé, son argent, sa famille, pour des hommes qui ne l'aimaient pas. Je l'ai vue se détruire par "amour". Je me suis juré que je ne serais jamais cette femme-là. Je voulais le contrôle. La prévisibilité.

Julian réduisit encore l'espace entre eux. Il ne cherchait pas à l'embrasser. Il cherchait à l'absorber.

— Le contrôle est une illusion, Clara. On est en plein milieu d'une affaire qui pourrait nous coûter nos carrières, voire plus. Le danger est partout. Tu crois vraiment que ta sécurité habituelle te protège de ce qui se passe ici ? Entre nous ?

Il posa sa main sur le cœur de la jeune femme. Le battement était frénétique, une alarme silencieuse.

— Ça, ça ne ment pas. Tu peux te mentir à toi-même, tu peux mentir à Thomas, mais pas à moi. Pas ce soir.

Clara ouvrit les yeux. La tension était devenue insupportable, une vibration qui menaçait de faire exploser les ampoules au-dessus de leurs têtes. Elle ne voyait que lui : les ridules de fatigue au coin de ses yeux, l'ombre de sa barbe, la sincérité brutale de son regard. Le danger extérieur, les menaces anonymes, les dossiers secrets... tout cela disparut. Il n'y avait plus que ce souffle partagé, cette compréhension mutuelle qui agissait comme un baume sur ses plaies invisibles.

— J'ai peur, Julian, avoua-t-elle dans un sanglot étouffé.

— Je sais. Moi aussi.

Il ne la prit pas dans ses bras avec fougue. Il l'attira lentement contre lui, enveloppant sa petite silhouette de sa stature imposante. Clara posa son front contre son épaule, respirant son odeur à plein poumons. C'était un refuge étrange, fait de pointes acérées et de velours noir, mais pour la première fois depuis des mois, elle ne se sentait plus seule.

Ils restèrent ainsi de longues minutes, deux ombres entrelacées au milieu des machines qui continuaient leur bip-bip monotone. Ce n'était pas un début, ni une fin. C'était une trêve. Une confiance nocturne où les armures gisaient au sol, inutiles.

Julian recula légèrement pour la regarder, ses mains encadrant son visage avec une douceur infinie.

— On va s'en sortir, Clara. Mais pas en restant dans le déni.

Il approcha ses lèvres des siennes, s'arrêtant à un millimètre, laissant à Clara le choix ultime. Elle combla l'espace.

Le baiser n'était pas l'explosion de désir qu'elle avait imaginée. C'était quelque chose de plus profond, de plus mélancolique. C'était une promesse silencieuse de ne plus se cacher. Le goût de Julian était doux-amer, comme le café et la pluie, et Clara s'y perdit avec une gratitude infinie.

Quand ils se séparèrent, le monde semblait avoir changé de couleur. Les néons paraissaient moins crus, le silence moins lourd. Le danger était toujours là, tapi dans l'ombre du prochain couloir, mais l'isolement, lui, s'était évaporé.

Julian lui adressa un petit sourire en coin, celui qui d'ordinaire l'agaçait, mais qui ce soir la faisait frissonner de soulagement.

— Maintenant, Clara, va dormir. Je prends le reste de la garde.

— Et si je préfère rester ici ?

— Alors on va avoir besoin de beaucoup plus de café.

Elle s'assit, non plus en face de lui, mais à ses côtés. Leurs mains se trouvèrent sur le bureau, les doigts s'entrelaçant naturellement. Derrière les vitres de l'hôpital, l'aube commençait à pointer, une ligne bleutée déchirant l'obscurité. Le mur était tombé. Et pour la première fois, Clara parvenait enfin à respirer.

# Chapitre 5

## Le Frisson de l'Illégitime

L'aube est une traîtresse. Elle possède cette lumière laiteuse, presque irréelle, qui donne l'impression que les lois de la physique — et de la morale — sont suspendues. Dans ce bureau étroit de l'aile ouest, le vrombissement des ordinateurs et l'odeur de l'antiseptique semblaient s'effacer devant le parfum de Julian : un mélange de cuir, d'orage et d'un reste de café noir.

Clara ne bougeait pas. Ses doigts étaient toujours entrelacés aux siens, une ancre charnelle dans l'océan d'incertitude qu'était leur vie. Chaque seconde qui passait rendait le retour en arrière plus impossible. Le mur était tombé, certes, mais les décombres étaient tranchants.

— Tu devrais vraiment aller dormir, Clara, murmura-t-il, sa voix basse vibrant contre le silence de la pièce. Tes cernes vont finir par demander une augmentation.

Clara laissa échapper un rire étouffé, un son qui semblait incongru dans la solennité de l'hôpital.

— Et rater le spectacle de toi essayant de déchiffrer les scanners du patient de la 402 sans mon aide ? Jamais.

Elle se pencha légèrement pour attraper un dossier sur le coin du bureau, un mouvement banal, machinal. Mais dans la proximité électrique de cette fin de garde, le geste dérapa. Son coude heurta le sien, et sa main glissa sur l'avant-bras de Julian, là où la manche de sa blouse était relevée.

Le choc fut instantané. Ce n'était pas une simple sensation de peau contre peau ;

c'était une décharge, un arc électrique qui remonta le long de son bras pour venir s'écraser directement dans son ventre. Elle sentit ses muscles se contracter, son souffle se bloquer net.

Julian, lui aussi, s'était figé. Il ne retira pas son bras. Au contraire, il sembla s'enfoncer dans ce contact accidentel, sa peau brûlante contre la sienne. Dans le demi-jour de la pièce, Clara vit ses pupilles se dilater, dévorant l'iris sombre.

— Clara... commença-t-il, son ton ayant perdu toute trace de plaisanterie.

— Je sais, souffla-t-elle, incapable de détourner les yeux.

Le danger n'était plus à l'extérieur, dans les couloirs où les infirmières de jour commençaient à arriver. Le danger était là, dans ce millimètre carré de peau partagée. C'était le frisson de l'illégitime : cette conscience aiguë que ce qu'ils ressentait était un poison, mais que c'était le seul remède qu'ils voulaient encore prendre.

Soudain, le bruit d'un chariot de médicaments résonna dans le couloir, le cliquetis métallique déchirant le silence comme un coup de tonnerre.

D'un mouvement brusque, Clara retira sa main, son cœur battant la chamade contre ses côtes. La panique l'envahit, une peur primaire d'être surprise, d'être lue comme un livre ouvert. Elle se leva, lissant sa blouse d'un geste nerveux, tandis que Julian se redressait, reprenant instantanément son masque de marbre professionnel.

— La ronde va commencer, dit-elle, la voix un peu trop aiguë.

Julian la regarda, ses yeux brûlant d'une intensité qui contredisait sa posture rigide.

— On ne peut pas rester ici, admit-il. Pas comme ça.

Il se leva à son tour, s'approchant d'elle. L'espace entre eux était désormais chargé

d'une tension si dense qu'elle en devenait presque palpable, une brume de désir et de paranoïa. Il posa une main sur le chambranle de la porte, juste au-dessus de sa tête, l'enfermant dans son ombre.

— C'est l'adrénaline, Clara. C'est la fatigue. C'est ce qu'on se raconte pour ne pas devenir fous.

— Et si on est déjà fous ? rétorqua-t-elle en levant le menton. Si c'est la seule chose réelle dans cet hôpital de fantômes ?

Julian laissa glisser son regard sur ses lèvres, et Clara sentit un nouveau frisson la parcourir, plus profond celui-là, plus dévastateur. L'interdiction agissait comme un catalyseur. Chaque regard volé, chaque frôlement dans l'ascenseur, chaque mot à double sens devant leurs collègues allait devenir une drogue. Ils n'étaient plus seulement deux collègues partageant un secret ; ils étaient des complices, liés par le crime de s'aimer là où tout n'était que protocole et froideur.

Il se pencha, son souffle effleurant son oreille.

— Si on se fait prendre, ils nous détruiront. Tu le sais.

— Alors on fera en sorte qu'ils ne nous prennent pas.

Clara posa sa main sur le torse de Julian, sentant le rythme irrégulier de son cœur à travers le coton de son uniforme. L'obsession était là, tapie, prête à les dévorer. Ce n'était plus de l'attirance, c'était une nécessité biologique. Elle avait besoin de lui comme elle avait besoin d'oxygène dans une pièce saturée de fumée.

Elle s'écarta finalement, le visage rougi, l'esprit en désordre. Elle sortit du bureau la première, marchant d'un pas rapide vers le poste de soins. Chaque pas lui semblait lourd, chaque regard d'une collègue lui paraissait accusateur. Elle avait l'impression de porter leur secret comme une marque rouge sur le front.

Tout au long de la matinée, la tension ne fit que croître. Dans la salle de réveil, alors qu'ils vérifiaient ensemble les constantes d'un patient, leurs mains se frôlèrent à nouveau au-dessus d'un moniteur. Cette fois, ce n'était pas un accident. Julian laissa ses doigts traîner une seconde de trop sur le dos de la main de Clara, un défi silencieux, une promesse de ce qui les attendait dans l'ombre.

Elle leva les yeux vers lui, son regard brillant d'une excitation mêlée de terreur. Le risque les rendait vivants. Le frisson de l'interdit était un moteur plus puissant que n'importe quel caféine.

Elle se surprit à guetter le moindre de ses mouvements. La façon dont il rangeait son stylo dans sa poche, la manière dont il fronçait les sourcils en lisant un rapport, le son de sa voix quand il donnait des instructions aux stagiaires... Tout devenait une source de fascination érotique et intellectuelle. Elle était obsédée par l'idée de ses mains sur elle, loin des regards, loin des bips incessants des machines.

Vers dix heures, alors qu'elle s'apprêtait enfin à quitter le service, elle le croisa près des vestiaires. Le couloir était désert pour quelques secondes.

— Clara, l'interpella-t-il, sa voix feutrée.

Elle s'arrêta, le souffle court. Il ne s'approcha pas, mais l'espace entre eux semblait se réduire de lui-même.

— Ce soir ? demanda-t-il simplement.

— Ce soir, accepta-t-elle dans un souffle.

Il hocha la tête, un petit sourire en coin — ce sourire qui l'agaçait tant auparavant et qui, aujourd'hui, agissait comme une caresse sur son système nerveux. Il tourna les

talons et s'éloigna, sa silhouette élégante se découpant contre la lumière crue des néons.

Clara resta un moment immobile, appuyée contre le mur froid. Ses doigts tremblaient légèrement. Elle savait qu'elle jouait avec le feu, qu'ils marchaient tous deux sur un fil au-dessus d'un abîme de conséquences professionnelles et personnelles. Mais alors qu'elle franchissait les portes automatiques de l'hôpital pour sortir dans l'air frais du matin, elle ne ressentait aucune peur. Seulement cette brûlure délicieuse, ce frisson de l'illégitime qui lui murmurait que, pour la première fois de sa vie, elle était exactement là où elle devait être.

Le silence entre leurs souffles n'était plus un vide à combler, c'était un espace qu'ils avaient choisi d'habiter ensemble, peu importe le prix. Et le prix, elle le savait, serait élevé. Mais en sentant encore la chaleur de la peau de Julian sur la sienne, elle se dit qu'elle était prête à tout payer.

L'obsession avait gagné. Et Clara n'avait jamais été aussi impatiente de se perdre.

# Chapitre 6

## L'Explosion des Sens

**\*\*CHAPITRE : L'EXPLOSION DES SENS\*\***

L'air matinal à la sortie de l'hôpital était une gifle d'humidité et de grisaille. Clara s'arrêta sur le perron, les poumons encore imprégnés de cette odeur stérile de linoléum ciré et de désinfectant qui semblait coller à sa peau comme une seconde identité. Le ciel, d'un gris d'étain menaçant, pesait lourd sur les épaules de la ville.

Elle ne l'avait pas vu sortir, mais elle savait qu'il était là. À quelques mètres, près du muret qui délimitait le parking des médecins, Julian fumait. Une silhouette sombre, presque une ombre chinoise contre le béton délavé. Sa blouse blanche, jetée négligemment sur son bras, contrastait avec le noir de son pull à col roulé.

Clara s'avança, le bruit de ses talons sur le bitume sonnait comme un décompte.

Julian tourna la tête. Ses yeux étaient cernés, marqués par les douze heures de garde qu'ils venaient de partager, mais son regard possédait cette intensité magnétique qui rendait toute fuite impossible. Il ne dit rien. Il l'observa simplement approcher, une mèche de cheveux bruns collée à son front par l'humidité ambiante.

— Tu devrais être déjà loin d'ici, Clara, dit-il enfin. Sa voix était rauque, érodée par la fatigue et quelque chose d'autre, de plus tranchant.

— Je pourrais te retourner le conseil, répliqua-t-elle en s'arrêtant à une distance qui n'était plus tout à fait polie, mais pas encore compromettante.

Un premier éclair déchira le ciel, suivi d'un grondement sourd. Puis, la pluie tomba. Ce ne fut pas une averse timide, mais une explosion céleste. En quelques secondes, le monde devint flou, noyé sous des rideaux d'eau glacée.

Julian ne bougea pas. Il la regardait se faire tremper, les gouttes ruisselant sur ses joues, imprégnant son chemisier de soie qui se mit à coller à sa peau comme une trahison.

— Tu vas attraper froid, murmura-t-il, un sourire amer au coin des lèvres.

— Je m'en fiche, Julian. Tu le sais.

Il lâcha sa cigarette, qui s'éteignit instantanément dans une flaque. Il fit deux pas vers elle, brisant la frontière invisible qu'ils s'étaient juré de respecter. L'odeur de la pluie sur le goudron chaud se mélangea à celle de son parfum — un mélange de bois de santal et de tabac froid. C'était une fragrance de danger et de réconfort.

— On est en train de tout foutre en l'air, dit-il, si près qu'elle pouvait sentir la chaleur de son souffle sur son visage.

— On a déjà commencé, Julian. Le silence entre nous... il est devenu trop bruyant.

Clara leva la main. Ses doigts tremblaient, mais elle ne recula pas. Elle effleura le revers de sa veste, puis monta vers son cou, là où sa peau était brûlante malgré la pluie. Elle sentit le pouls de Julian s'emballer sous sa pulpe. Un rythme sauvage, désordonné, qui faisait écho au sien.

Le regard de Julian s'assombrit. Ses mains saisirent soudainement la taille de Clara, l'attirant violemment contre lui. L'impact de leurs corps fut un choc électrique. Il n'y avait plus de place pour la réflexion, plus de place pour les protocoles de l'hôpital, pour la déontologie, ou pour l'homme qui l'attendait peut-être chez elle.

Il y avait juste cette urgence. Cette faim.

Il plongea.

Le baiser ne fut pas doux. Ce fut une collision. Un mélange de soulagement désespéré et de fureur contenue. Les lèvres de Julian étaient salées par la pluie, son goût était celui du café noir et d'une passion trop longtemps réprimée. Clara gémit contre sa bouche, ses mains s'agrippant à ses épaules comme si elle craignait d'être emportée par le déluge.

Le monde autour d'eux disparut. Les voitures qui passaient au loin, les néons clignotants des urgences, le risque d'être vus par un collègue terminant son service... tout cela fut balayé par l'explosion de leurs sens. Chaque point de contact était une brûlure : la morsure de ses doigts dans ses hanches, la pression de ses lèvres, le frottement de leurs vêtements détrempés.

C'était le point de non-retour. Clara le sentait dans chaque fibre de son être. Elle n'était plus la femme rigoureuse et contrôlée qu'elle s'efforçait d'être. Elle était un incendie sous la pluie.

Julian se dégagea brusquement de quelques centimètres, le souffle court, son front appuyé contre le sien. Leurs souffles se mélangeaient dans l'air froid, formant de petites volutes de vapeur.

— Regarde-moi, exigea-t-il.

Elle ouvrit les yeux. Ses pupilles étaient dilatées, ses lèvres rougies et gonflées.

— Dis-le, reprit Julian. Dis que tu sais ce qu'on vient de faire.

— On vient de signer notre arrêt de mort, répondit-elle d'une voix brisée mais assurée. Et je n'ai jamais eu aussi envie de vivre.

La culpabilité frappa alors, sournoise et glaciale, plus froide que la pluie. Elle vit l'ombre passer dans les yeux de Julian. Il venait de se souvenir. De sa carrière, de sa réputation, de la complexité de leurs vies respectives. Il lâcha prise, ses mains glissant lentement le long de ses bras comme s'il s'arrachait à une drogue.

— C'est une erreur, dit-il, mais ses yeux disaient le contraire. Ses yeux disaient qu'il recommencerait à la première occasion.

— La plus belle de ma vie, rétorqua Clara avec une pointe de cette insolence qui l'avait toujours attiré.

Il eut un rire sans joie, un son rauque qui se perdit dans le fracas de l'orage. Il passa une main dans ses cheveux trempés, les rejetant en arrière, révélant un visage torturé par un conflit intérieur qu'elle connaissait trop bien.

— On ne peut pas rester ici, murmura-t-il. Quelqu'un va sortir.

— Alors emmène-moi ailleurs. Loin d'ici. Loin de ce qu'on est censés être.

Julian la regarda intensément, comme s'il cherchait une issue de secours, avant de comprendre qu'il n'y en avait aucune. La gravité l'avait emporté. Ils étaient en chute libre.

— Monte dans ta voiture, Clara. Je te suis.

— Où ?

— Là où le silence ne nous fera plus de mal.

Il fit un pas de côté, remettant une distance artificielle entre eux. Mais c'était inutile. L'air entre eux était chargé de particules de désir, une tension si dense qu'elle semblait presque solide. Clara se détourna, marchant vers son véhicule, chaque pas pesant une tonne. Elle sentait le regard de Julian dans son dos, comme une brûlure, une marque indélébile.

Elle monta au volant, ses mains glissant sur le cuir froid. Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Julian était déjà dans sa berline noire, les phares s'allumant comme les yeux d'un prédateur dans la pénombre de l'orage.

La culpabilité lui serra la gorge un court instant — une pensée pour la vie qu'elle laissait derrière elle, pour les mensonges qu'elle allait devoir tisser. Mais alors qu'elle démarrait le moteur, elle sentit encore le goût de lui sur ses lèvres.

L'obsession n'était plus une simple pensée nichée au creux de son esprit. C'était devenu une réalité physique, une faim qui ne demandait qu'à être nourrie. Clara passa la première, les pneus crissant sur le goudron mouillé.

Le prix serait élevé. Ils le savaient tous les deux. Mais sous cette pluie diluvienne qui effaçait les limites du monde, elle se sentait enfin entière. Brisée, peut-être, mais entière.

Elle ne fuyait pas l'abîme. Elle y fonçait, le cœur battant, impatiente de voir ce qu'il y avait au fond. Car là-bas, dans l'obscurité de l'interdit, il n'y avait plus de silence. Il n'y avait que le son de leurs souffles mêlés, enfin libérés.

# Chapitre 7

## Le Sanctuaire Secret

La berline noire n'était plus qu'une ombre parmi les ombres lorsqu'elle s'immobilisa devant la bâtisse en pierre, nichée au bout d'un chemin que les cartes semblaient avoir oublié. Ici, le vent ne hurlait plus ; il murmurait des secrets entre les branches des pins centenaires.

Clara coupa le contact. Le silence qui suivit fut presque douloureux, une décompression brutale après le chaos de la ville et de la fuite. Elle resta les mains crispées sur le cuir du volant, les phalanges blanches. À côté d'elle, elle sentait sa présence. Une chaleur sourde, une respiration qui s'accordait déjà à la sienne.

Julian ne dit rien. Il tendit simplement une main, effleurant la nuque de Clara de ses doigts longs, une caresse qui remonta jusque dans la racine de ses cheveux. Un frisson électrique parcourut l'échine de la jeune femme. C'était le signal. La fin du monde extérieur. Le début du Sanctuaire.

\*\*\*

Les premiers jours furent une éclipse. Le temps n'avait plus de prise sur eux, dilaté par l'intensité de leurs retrouvailles. Le Sanctuaire — ce vieux pavillon de chasse aux parquets qui craquaient et aux rideaux de velours lourd — devint leur univers entier.

L'air y sentait la cire d'abeille, le café serré et l'odeur plus âpre, plus entêtante, de leurs corps mêlés.

— Tu penses à quoi ? demanda Julian un matin, alors qu'ils traînaient encore dans les

draps froissés, le soleil filtrant à travers les persiennes comme des lames d'or.

Clara était allongée sur le ventre, observant une particule de poussière danser dans la lumière. Elle tourna la tête vers lui. Il était beau d'une manière presque indécente dans ce désordre matinal, la barbe de trois jours soulignant la mâchoire qu'elle aimait tant mordre.

— Je pense que si on reste ici assez longtemps, le reste du monde finira par s'évaporer, répondit-elle d'une voix rauque. On deviendra des fantômes. Des fantômes heureux.

Julian laissa échapper un rire bref, un son sec qui n'atteignit pas tout à fait ses yeux. Il se redressa sur un coude, traçant du bout de l'index la ligne de son épaule.

— Les fantômes ne mangent pas de tartines brûlées, Clara. Et ils ne risquent pas la taule.

— Tu casses l'ambiance, répliqua-t-elle avec un sourire en coin. C'est très peu "Pink Engine" de ta part.

— C'est quoi, "Pink Engine" ?

— Un truc que j'ai lu. Une esthétique. De la vitesse, de la peau, et un sentiment d'urgence permanente. C'est nous, non ?

Il se pencha sur elle, son souffle chaud contre son oreille.

— C'est nous, admit-il. Mais même le moteur le plus puissant finit par surchauffer si on ne change pas l'huile.

Il l'embrassa, un baiser qui commença par une provocation et se termina dans une

urgence désespérée. Leurs mains se cherchaient, impatientes, comme s'ils craignaient que l'autre ne se dissolve s'ils rompaient le contact. Chaque centimètre de peau exploré était une victoire sur le vide, chaque gémissement étouffé une insulte à ceux qu'ils avaient trahis.

Pourtant, la lune de miel avait un goût de cendres.

L'angoisse s'immisçait par les interstices. Elle était là dans le silence trop long entre deux phrases. Elle était là quand le téléphone de Clara, bien qu'éteint et caché au fond d'un tiroir, semblait vibrer de reproches invisibles.

Un après-midi, alors qu'ils préparaient un dîner improvisé avec les restes trouvés dans le garde-manger, le craquement d'une branche à l'extérieur les figea net. Julian lâcha son couteau. Clara retint son souffle, le cœur cognant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Ils restèrent immobiles, deux prédateurs aux abois, écoutant le vent. Ce n'était rien. Un cerf, peut-être. Ou juste le bois qui travaillait.

Julian reprit son couteau, mais ses gestes étaient plus saccadés.

— On ne pourra pas rester ici éternellement, Clara, lança-t-il sans la regarder.

— Je sais.

— Ton mari... il ne va pas se contenter de classer l'affaire. Il a des ressources. Il a de la fierté. Et la fierté, c'est plus dangereux que l'amour.

Clara s'approcha de lui, glissant ses bras autour de sa taille, enfouissant son visage entre ses omoplates. Elle pouvait sentir la tension dans ses muscles, une corde prête à rompre.

— Ne parle pas de lui. Pas ici. C'est le Sanctuaire, tu te souviens ? C'est la seule

règle.

— Les règles sont faites pour être brisées, tu le sais mieux que personne. C'est pour ça qu'on est là.

Elle se détacha de lui, piquée au vif.

— Tu regrettes ?

Il se retourna brusquement, la prenant par les poignets. Ses yeux sombres brillèrent d'une intensité qui la fit frémir.

— Jamais. Je pourrais brûler la terre entière pour une heure de plus dans cette pièce avec toi. Mais je n'ai pas envie que tu sois celle qui finit en cendres.

— On est déjà en train de brûler, Julian. Regarde-nous.

Elle se dégagea et alla s'appuyer contre l'évier, fixant la forêt par la fenêtre. La brume montait des sous-bois, épaisse et laiteuse. Elle avait l'impression que le monde extérieur se rapprochait, que les arbres eux-mêmes étaient des sentinelles envoyées pour les ramener à la réalité.

— On devrait partir plus loin, suggéra-t-elle. Passer la frontière.

— Avec quel argent ? Quel passeport ? On est des fugitifs, Clara. Pas des héros de cinéma. On a des noms, des passés, et des empreintes digitales partout.

Le ton était devenu acide. La tension, ce fil invisible qui les liait, s'était tendue jusqu'à devenir coupante. C'était ça, leur amour : une lame à double tranchant. Plus ils s'aimaient, plus ils se détruisaient.

Elle se tourna vers lui, le regard provocateur.

— Alors quoi ? On s’installe dans un silence poli en attendant que les gyrophares illuminent la cour ? C’est ça ton plan ?

Julian s’approcha d’elle, l’espace entre eux se réduisant à une simple intention. Il posa ses mains sur le comptoir, l’encerclant de son corps.

— Mon plan, c’est de savourer chaque seconde de cette agonie.

Il plongea son regard dans le sien, un défi muet.

— Dis-moi que tu as peur, murmura-t-il. Dis-moi que tu te réveilles la nuit avec le goût du sang dans la bouche parce que tu sais que ça va mal finir.

Clara sentit les larmes lui monter aux yeux, non pas de tristesse, mais de rage. De cette rage sourde qui accompagne les grandes passions.

— J’ai peur, admit-elle dans un souffle. J’ai tellement peur que j’ai l’impression que mes os vont se briser. Mais quand tu me touches... quand tu me regardes comme ça... la peur devient un moteur.

Elle attrapa le revers de sa chemise et le tira vers elle.

— Ne me demande pas d’être raisonnable, Julian. On a passé ce cap le soir où j’ai démarré cette voiture. On est dans l’abîme. Apprends à voler ou prépare-toi au choc, mais ne me parle pas de conséquences.

Il sourit, un sourire carnassier, presque soulagé. Il aimait cette noirceur en elle, ce refus total de la rédemption.

La nuit tomba sur le Sanctuaire, une nuit d'encre et de velours. Ils firent l'amour avec une violence qui tenait plus du combat que de la tendresse, comme s'ils cherchaient à marquer l'autre, à laisser une trace indélébile avant que le monde ne vienne les effacer. Dans l'obscurité, Clara ferma les yeux. Elle sentait le parfum de Julian — ce mélange de tabac froid, de savon et d'homme — et elle s'y accrocha comme à une bouée.

Plus tard, alors qu'il dormait d'un sommeil lourd et sans rêves, Clara se leva. Elle marcha pieds nus sur le bois froid jusqu'à la fenêtre de la cuisine. Dehors, rien n'avait bougé. Pourtant, au loin, au-delà de la cime des arbres, elle crut voir une lueur. Une lueur trop régulière pour être une étoile. Trop blanche pour être la lune.

Elle resta là, immobile, le cœur battant à tout rompre. L'angoisse n'était plus une idée abstraite. Elle avait une forme. Elle avait le visage de la vérité.

Elle retourna dans la chambre et se glissa contre Julian. Il bougea dans son sommeil, l'entourant machinalement de son bras, l'emprisonnant contre son torse chaud.

— Je t'aime, chuchota-t-elle dans le creux de son cou, sachant qu'il ne l'entendait pas.

C'était la première fois qu'elle le disait. Et dans le silence du Sanctuaire, ces mots sonnèrent comme une sentence de mort.

Elle ferma les yeux, attendant l'aube, priant pour que le soleil oublie de se lever une fois encore. Juste une fois encore. Mais elle savait que le temps des miracles était révolu. Ils n'avaient plus que le présent, un présent volé, brûlant, et terriblement fragile.

Le Silence entre leurs souffles n'était plus un refuge. C'était le compte à rebours d'une explosion inévitable. Et alors qu'elle s'endormait enfin, elle ne craignait plus la chute. Elle craignait seulement le moment où elle se retrouverait seule, dans la lumière crue

d'un monde qui ne leur pardonnerait jamais d'avoir osé être entiers.

# Chapitre 8

## Le Poids des Silences

### CHAPITRE : Le Poids des Silences

Le soleil n'avait pas écouté sa prière. Il s'était levé, indifférent, glissant ses doigts livides à travers les lattes du volet mal fermé. Dans la chambre du Sanctuaire, la lumière n'était pas une invitation, mais une dénonciation. Elle soulignait la poussière qui dansait dans l'air, les cernes sous les yeux de Julian, et la précarité de cet équilibre qu'ils appelaient encore « nous ».

Clara l'observait dormir, ou plutôt feindre le sommeil. Elle sentait la raideur de sa mâchoire, la tension de son bras qui ne l'enlaçait plus pour la protéger, mais comme on verrouille une porte. L'odeur de la nuit — un mélange d'adrénaline froide, de sueur et de vieux cèdre — lui collait à la gorge.

Le mensonge avait changé de texture. Jusqu'ici, il était une couverture, un peu rêche mais nécessaire. Aujourd'hui, il pesait le poids d'une armure de plomb.

Elle se dégagea avec précaution. Dès qu'elle bougea, les paupières de Julian papillonnèrent. Ses yeux n'étaient pas ceux d'un amant au réveil ; c'étaient les yeux d'un animal qui vérifie si le prédateur est entré.

— Où tu vas ? la voix était éraillée, sèche comme du gravier.

— Prendre une douche, Julian. Il est huit heures. Je dois être au cabinet dans quarante minutes.

— Reste encore.

— Je ne peux pas. Si je commence à être en retard, on posera des questions. Et les

questions sont nos ennemies, tu te rappelles ?

Il s'assit d'un bloc, le drap glissant sur son torse marqué. Il passa une main dans ses cheveux sombres, un geste nerveux qui devenait un tic.

— J'ai entendu une voiture s'arrêter dans la rue cette nuit. Vers trois heures.

— C'était sûrement le voisin, Julian. Ou un livreur.

— Les livreurs ne s'arrêtent pas trois minutes moteur coupé avant de repartir.

Clara soupira, une fatigue immense lui sciant les jambes.

— Tu deviens paranoïaque.

— La paranoïa, c'est ce qui me maintient en vie, Clara. C'est ce qui *\*nous\** maintient en vie.

Elle ne répondit pas. Elle s'enferma dans la salle de bains, espérant que la vapeur d'eau chaude dissoudrait la boule de verre pilé qui logeait dans sa poitrine. Sous le jet, elle frotta sa peau jusqu'à la faire rougir, comme si elle pouvait effacer l'empreinte de cette nuit, le goût de ses aveux murmurés dans le noir.

*\*Je t'aime.\**

Ces trois mots étaient désormais un poison lent. En les prononçant, elle avait lié son destin au sien, mais elle avait aussi réalisé l'absurdité de leur situation. Elle l'aimait dans une cave, dans l'ombre, dans le déni. Elle l'aimait comme on aime un secret honteux, alors qu'il était tout ce qu'elle avait de plus pur.

Quand elle sortit, Julian était debout devant la fenêtre, observant l'extérieur à travers l'interstice du rideau. Sa silhouette découpée par la lumière crue semblait plus mince, plus tranchante.

— Je t'ai fait un café, dit-elle en posant le mug sur la commode.

Il ne se retourna même pas.

— On devrait condamner cette fenêtre.

— Quoi ? Et vivre dans le noir complet ? On étouffe déjà ici, Julian.

— On étouffe, mais on ne nous voit pas.

Il se tourna enfin vers elle. Le désir était là, toujours, un courant électrique qui faisait vibrer l'air entre eux, mais il était parasité par une méfiance nouvelle. Il s'approcha d'elle, ses pas étouffés par le vieux tapis. Il posa ses mains sur ses épaules, ses doigts s'ancrant dans sa chair.

— Tu as parlé à qui, hier ? demanda-t-il, les yeux sondant les siens.

— À mes clients. À ma secrétaire. Comme tous les jours.

— Personne n'a posé de questions sur tes horaires ? Sur le fait que tu rentres avec des sacs de courses pour deux ?

— Julian, arrête. Tu m'épuises.

— Je te protège !

— Non, tu nous enfermes ! s'écria-t-elle, sa voix montant d'un octave avant qu'elle ne se ravise, terrifiée par le bruit.

Le silence retomba, plus lourd qu'avant. Un silence de plomb, de ceux qui précèdent les effondrements.

— Je ne peux plus porter ça seule, reprit-elle plus bas, les larmes au bord des cils.

Quand je suis dehors, je sursaute à chaque sirène. Quand je vois un policier, j'ai l'impression que mon visage crie ton nom. Et quand je rentre ici, tu me traites comme une suspecte. Je suis de quel côté, Julian ? Parce que là, j'ai l'impression d'être seule au milieu du pont, et le pont est en train de brûler.

Julian relâcha sa prise. Son expression s'adoucit, une lueur de regret fendait son masque de guerrier aux abois. Il glissa une main dans sa nuque, l'attira contre lui. L'odeur de sa peau, ce mélange de musc et de peur, l'enveloppa.

— Désolé, murmura-t-il contre son front. C'est juste que... si je te perds, je n'ai plus de raison de me cacher.

C'était une déclaration, à sa manière. Une déclaration brutale, égoïste, et terriblement romantique. Elle ferma les yeux, se laissant bercer par le battement de son cœur. C'était le seul rythme auquel elle pouvait encore se fier.

\*\*\*

La journée fut un calvaire. Au cabinet, Clara se sentait comme une intruse dans sa propre vie. Chaque dossier, chaque appel téléphonique semblait d'une futilité révoltante. Sa collègue, Léa, entra dans son bureau sans frapper, l'observant avec un air soupçonneux.

— Tu es ailleurs, Clara. On dirait que tu n'as pas dormi depuis une décennie. C'est le nouveau mec ?

Clara se figea, son stylo suspendu au-dessus d'un contrat.

— Quel nouveau mec ?

— Allez, ne joue pas à ça. Tu rayannes et tu te décomposes en même temps. C'est les symptômes d'un coup de foudre ou d'une maladie tropicale. J'opte pour le mec. Il est marié ? C'est un bad boy ?

— C'est compliqué, Léa.

— C'est toujours compliqué avec toi. Mais fais gaffe, tu commences à avoir la tête de quelqu'un qui cache un cadavre dans son coffre.

Clara força un rire qui sonna faux à ses propres oreilles.

— Juste de l'insomnie. Promis.

Elle s'enferma dans son bureau, le cœur battant à tout rompre. Le mensonge ne se contentait plus d'exister ; il s'incarnait. Il devenait une présence physique, une ombre qui la suivait dans les couloirs. Elle réalisa qu'elle commençait à détester le

Sanctuaire. Non pas pour ce qu'il contenait, mais pour ce qu'il lui volait : sa légèreté, sa vérité.

En sortant du travail, elle fit un détour par une épicerie à l'autre bout de la ville. Elle changeait de magasin chaque jour, une habitude apprise de Julian. Elle acheta du vin, du pain, de la viande rouge — de quoi nourrir l'illusion d'un dîner normal.

Lorsqu'elle franchit la porte de l'appartement, elle ne fut pas accueillie par un baiser, mais par l'obscurité. Julian avait éteint toutes les lampes. Il était assis dans le canapé, une silhouette sombre dans le crépuscule.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle, le cœur au bord des lèvres.

— Une voiture grise. Elle est passée trois fois dans l'heure.

— Il y a des milliers de voitures grises dans cette ville, Julian !

— Pas avec une antenne courte sur le toit et deux hommes qui ne regardent pas la route, mais les numéros d'immeubles.

Clara posa ses sacs sur la table. Le bruit du verre contre le bois résonna comme un coup de feu.

— On ne peut plus vivre comme ça. Ce n'est pas une vie, c'est une attente de condamnation.

— Tu préférerais que je parte ?

La question resta suspendue, glaciale. Clara s'approcha de lui, s'agenouillant entre ses jambes. Elle prit ses mains dans les siennes ; elles étaient froides, malgré la chaleur de la pièce.

— Je veux qu'on respire, Julian. Je veux pouvoir marcher dans la rue avec toi sans imaginer un sniper sur chaque toit. Je veux que le silence entre nos souffles soit de la paix, pas de la surveillance.

— Ce monde ne nous pardonnera jamais, Clara. Tu le sais. On a osé briser les règles.

On est des anomalies.

Il l'attira à lui, l'embrassant avec une faim désespérée. C'était un baiser qui goûtait la fin du monde, un mélange de vin bon marché et de larmes refoulées. Ses mains remontèrent sous son pull, cherchant la chaleur de sa peau comme une preuve qu'ils étaient encore là, encore vivants.

Dans l'obscurité du Sanctuaire, alors que la tension à l'extérieur semblait monter comme une marée noire, ils se cherchèrent avec une urgence nouvelle. Chaque caresse était une protestation, chaque souffle court un défi lancé au destin.

Mais alors qu'elle s'abandonnait à ses bras, Clara ne put s'empêcher de regarder vers la porte d'entrée. Le silence n'était plus un refuge. C'était une peau de chagrin qui se réduisait à chaque seconde.

Elle comprit alors que le plus dur n'était pas de cacher Julian. Le plus dur était de réaliser que, plus elle le protégeait, plus elle le perdait. La paranoïa était en train de dévorer l'homme qu'elle aimait, laissant à sa place une ombre aux aguets, un étranger qui n'avait plus de place pour la tendresse.

Le poids des silences était devenu insupportable. Et elle savait, avec une certitude terrifiante, que si elle ne brisait pas ce silence elle-même, c'est le monde extérieur qui s'en chargerait, dans un fracas de verre et d'acier.

— Julian ? chuchota-t-elle contre son oreille alors qu'il s'apaisait enfin.

— Oui ?

— On s'en va. Demain. On part.

Il ne répondit pas. Mais dans l'obscurité, elle sentit son corps se figer. Le compte à rebours venait de s'accélérer.

# Chapitre 9

## Le Soupçon

### \*\*CHAPITRE : LE SOUPÇON\*\*

Le verre de la tour de la Défense vibrait sous l'assaut d'une pluie fine, une mélodie de picotements métalliques qui rappelait à Clara le rythme erratique du cœur de Julian. Dans l'enceinte aseptisée de son bureau, l'odeur de l'espresso froid et du papier glacé aurait dû être un ancrage. C'était son royaume. Un empire de plans, de structures d'acier et de réputation bâtie au scalpel.

Pourtant, ce matin, l'air semblait chargé d'une électricité statique, celle qui précède les catastrophes naturelles.

Clara fixa son écran. Les lignes de l'immeuble « Horizon » s'entremêlaient, floues. Elle n'avait pas dormi. Elle sentait encore sur son cou la brûlure du souffle de Julian, ce « On s'en va » qui flottait dans l'air comme une promesse de libération ou un arrêt de mort. L'euphorie des premières semaines, ce frisson délicieux de l'interdit, cette impression d'être les seuls survivants d'un monde en ruines, s'était évaporée. À sa place, il ne restait qu'une sueur froide qui lui collait à la nuque.

On frappa à la porte. Trois coups secs. Précis. Rythmiques.

— Entre, Sophie, dit Clara sans lever les yeux, tentant de stabiliser sa voix.

Sophie, son associée de longue date, n'était pas du genre à attendre une invitation formelle. Elle entra, le froissement de son trench en cuir de luxe sonnait comme un avertissement. Elle ne s'assit pas. Elle resta debout, observant Clara avec cette acuité

de rapace qui lui avait permis de débusquer les erreurs de calcul les plus infimes dans leurs budgets.

— Tu n'as pas répondu au client Lemarchand, commença Sophie. Ni aux trois messages que j'ai laissés sur ton portable hier soir.

— J'avais besoin de déconnecter. La fatigue, balaya Clara en ajustant nerveusement une mèche de cheveux derrière son oreille.

Sophie s'approcha du bureau. Elle ne regardait pas les plans. Elle regardait Clara. Elle huma l'air, un geste presque imperceptible, mais qui fit l'effet d'un coup de poignard à Clara. Sophie connaissait son parfum, son habituel \*Santal 33\*. Mais là, sous les notes boisées, il y avait autre chose. Une odeur d'enfermement, de tabac froid, de peur. L'odeur de Julian.

— Tu as des cernes que même ton correcteur Dior n'arrive pas à masquer, Clara. Et tu trembles.

— Je ne tremble pas, Sophie. Je suis juste au caféiné.

— Ne me prends pas pour une stagiaire.

Sophie posa ses mains sur le bureau, se penchant en avant. Son regard était une sonde thermique.

— Il se passe quoi dans cet appartement que tu es censée « rénover » rue des Martyrs ? Le syndic m'a appelée. Des bruits de pas la nuit. Des livraisons de nourriture déposées sur le palier que personne ne vient chercher tant que le coursier n'est pas loin. Et surtout, Clara... quelqu'un a vu une ombre à la fenêtre. Une ombre d'homme.

Le sang de Clara se glaça. Le silence qui suivit fut si dense qu'elle crut entendre le

mécanisme de l'horloge murale broyer les secondes. La paranoïa de Julian n'était plus une pathologie privée ; elle devenait une trace publique.

— Je fais des tests d'acoustique, improvisa Clara, sa voix montant d'un ton. Et j'ai un gardien pour les matériaux de valeur. Tu sais comment sont les voisins, ils s'ennuient.

Sophie laissa échapper un rire bref, sans joie.

— Un gardien qui commande des sushis pour deux à trois heures du matin ? Un gardien qui te fait rater le conseil d'administration le plus important de l'année ? Clara, regarde-toi. Tu es en train de te décomposer.

Clara sentit la panique monter, une vague acide qui lui brûlait l'œsophage. Jusqu'ici, le secret était un cocon, une bulle d'oxygène dans une vie trop rangée. Elle s'était sentie vivante, héroïque, aimant un homme traqué par le monde entier. Mais la réalité reprenait ses droits. Sophie n'était pas seulement une amie ; elle était le visage de sa carrière, de sa crédibilité, de dix ans de sacrifices pour atteindre ce bureau au sommet de la tour.

— Ce n'est rien de ce que tu imagines, murmura Clara.

— J'espère bien. Parce que si tu caches ce que je pense que tu caches... si tu es impliquée dans cette affaire Julian Marcuse... tu ne perds pas seulement ton poste, Clara. Tu finis derrière les barreaux. Et le cabinet sombre avec toi. On parle de complicité de fuite, de recel de malfaiteur.

Le mot « malfaiteur » heurta Clara comme une gifle physique. Julian n'était pas un malfaiteur. C'était un homme brisé, un lanceur d'alerte que le système voulait broyer. Mais aux yeux de Sophie, aux yeux de la loi, aux yeux de ce monde de verre et d'acier, il n'était qu'un virus.

— Je sais ce que je fais, lâcha Clara, tentant de reprendre une posture de force.

— Non, tu ne sais plus. Tu es dans l'euphorie du désastre. C'est chimique, ton truc. Tu te crois dans un film d'espionnage alors qu'on est dans la vraie vie. Et dans la vraie vie, les gens comme lui finissent mal, et ceux qui les aident finissent pire.

Sophie se redressa, réajustant son sac au creux du coude.

— Tu as jusqu'à demain pour régler ça. Le client Lemarchand veut une réunion en présentiel à l'appartement pour valider les finitions. Si tu n'ouvres pas la porte, ou s'il y a la moindre « ombre » à l'intérieur... je ne pourrai plus te couvrir.

Elle se dirigea vers la porte, mais s'arrêta une dernière fois, la main sur la poignée.

— Clara ? Tu te souviens de ce que tu m'as dit quand on a monté cette boîte ? Que rien, absolument rien, ne valait de sacrifier notre nom. Regarde bien ton nom sur cette porte. Bientôt, il pourrait n'être plus qu'un gribouillis sur un dossier judiciaire.

La porte se referma.

Clara s'effondra dans son fauteuil. La peur, une peur paralysante, totale, lui serra les poumons. L'image de sa carrière s'émiettant comme du vieux calcaire l'obsédait. Elle voyait les titres de presse : \*« L'architecte prodige cachait le fugitif le plus recherché de France »\*. Elle voyait ses parents, ses collègues, le mépris dans leurs yeux. Elle voyait la prison.

L'amour pour Julian, cette flamme qui l'avait réchauffée pendant des semaines, lui parut soudain comme un incendie criminel qu'elle avait elle-même allumé. Elle avait tout misé sur un homme qui ne pouvait plus lui offrir que du silence et de la terreur.

Son téléphone vibra sur le bureau. Un message de Julian.

\*« J'ai entendu un bruit dans le couloir. Je crois qu'ils sont là. Je pars par les toits si tu ne réponds pas dans cinq minutes. »\*

La panique de Julian répondait à la sienne dans un écho monstrueux. Il allait tout foutre en l'air. S'il sortait maintenant, en plein jour, il se ferait prendre. Et si on le prenait chez elle, ou en sortant de chez elle...

Elle saisit son téléphone, les doigts moites.

\*« Ne bouge pas. J'arrive. On part ce soir, pas demain. Ce soir. »\*

Elle se leva, attrapa son sac, ignorant les appels de sa secrétaire dans l'interphone. En traversant le hall de la tour, elle sentit les regards de chacun peser sur elle. Chaque employé derrière son ordinateur devenait un dénonciateur potentiel. Chaque caméra de surveillance était un œil braqué sur sa chute.

Elle sortit sous la pluie, ne cherchant même pas à ouvrir son parapluie. L'euphorie était morte. Il ne restait que l'instinct de survie, brutal et froid. Elle comprit alors que le plus terrifiant n'était pas que le monde extérieur découvre Julian.

Le plus terrifiant, c'était qu'elle commençait à souhaiter ne l'avoir jamais rencontré.

Elle monta dans sa voiture, le cœur battant à tout rompre. Elle mit le contact, mais resta immobile un instant, les mains crispées sur le volant. Elle regarda son reflet dans le rétroviseur : une femme traquée. Elle avait franchi la ligne. Le silence ne l'abritait plus ; il l'étouffait.

— On s'en va, murmura-t-elle pour elle-même, comme une prière désespérée.

Mais dans le fracas de la ville qui l'entourait, elle savait que peu importe où ils iraient, ils emportaient avec eux le poison du soupçon. Et ce poison-là, aucune fuite ne pourrait l'éliminer. Elle démarra en trombe, laissant derrière elle dix ans de vie

parfaite, lancée vers un abîme dont elle ne voyait plus le fond.

# Chapitre 10

## L'Affrontement des Idéaux

La pluie frappait le toit de la Volvo avec la régularité d'un métronome détraqué. À l'intérieur, l'air était saturé de l'odeur du cuir mouillé et de celle, plus entêtante, de la sueur froide de Julian. Élise gardait les mains rivées sur le volant à dix heures dix, ses phalanges si blanches qu'elles semblaient prêtes à percer la peau. Elle ne regardait pas l'homme assis à côté d'elle. Elle craignait que si elle tournait la tête, elle verrait non pas l'amant qu'elle avait protégé, mais le poids mort qui était en train de la couler.

Ils s'arrêtèrent dans un Airbnb anonyme, une de ces boîtes en béton et bois scandinave perdues dans les contreforts du Vercors. L'odeur de propre — un mélange industriel de lavande synthétique et de renfermé — l'accueillit comme une insulte.

Julian posa son sac sur le plan de travail en quartz. Il ne l'avait pas lâchée du regard depuis le départ de la ville.

— Élise, regarde-moi.

Sa voix était rauque, une texture de gravier et de velours qui, d'ordinaire, la faisait frissonner de désir. Aujourd'hui, elle ne ressentait qu'une irritation épidermique. Elle se contenta de retirer son trench-coat trempé, le laissant tomber au sol dans un geste d'abandon qui ne lui ressemblait pas.

— Regarder quoi, Julian ? demanda-t-elle sans se retourner. Les ruines ? Parce qu'il ne reste que ça.

Il fit un pas vers elle. Elle perçut le froissement de son pull en cachemire, sentit la chaleur de son corps tenter de combler la faille tectonique qui venait de s'ouvrir entre eux. Il posa une main sur son épaule. Elle se cambra, s'échappant de son contact comme si ses doigts étaient brûlants.

— On ne peut pas continuer comme ça, lâcha-t-il. Cette fuite... ce n'est pas de la survie. C'est une agonie.

— La survie est rarement élégante, Julian. On a passé ce cap.

— Non, \*tu\* as passé ce cap. Moi, j'étouffe. Je vais appeler Maître Morel demain matin. Je vais me rendre.

Le silence qui suivit fut si dense qu'Élise crut entendre le sang battre dans ses propres tempes. Elle se tourna enfin, ses yeux brûlants de colère froide.

— Tu vas faire quoi ?

— Je vais tout dire. La vérité n'est pas le poison, Élise. C'est le secret qui nous bouffe de l'intérieur. Si je parle, si j'affronte ce qu'on me reproche, on aura peut-être une chance de...

— De quoi ? De passer les vingt prochaines années à se voir à travers un plexiglas ? Elle éclata d'un rire sec, dépourvu de joie. Tu parles de « vérité » comme si c'était une sortie de secours. C'est une guillotine, Julian. Pour toi, et pour moi.

Il s'approcha d'elle, cherchant son regard, cette connexion électrique qui les avait soudés pendant dix ans. Mais le courant ne passait plus. Il n'y avait que de la friture.

— L'amour, ce n'est pas se cacher dans des trous à rats, reprit-il, la voix plus assurée. L'amour courageux, c'est d'être capable de regarder le monde en face et de dire : « Voilà qui nous sommes, et voilà ce qu'on a fait. » Je préfère perdre ma liberté que de perdre mon âme.

— Oh, s'il te plaît, épargne-moi ton romantisme de martyr ! trancha-t-elle.

Elle fit un pas vif vers lui, envahissant son espace personnel. Elle pouvait sentir l'arôme de café froid qu'il dégageait, voir la petite cicatrice au-dessus de son sourcil gauche. Elle l'aimait encore, mais c'était un amour empoisonné par l'instinct de conservation.

— Ton « amour courageux », c'est juste de la lâcheté déguisée en vertu. Tu veux te rendre parce que tu ne supportes plus la pression. Tu veux que le système te pardonne pour ne plus avoir à te pardonner toi-même. Mais moi ? Qu'est-ce qu'il advient de moi dans ton grand déballage de conscience ? J'ai tout sacrifié. Ma carrière, ma réputation, ma sécurité. J'ai menti pour toi, Julian. J'ai effacé des traces. Si tu parles, tu m'emmènes avec toi dans ta chute. C'est ça, ta définition de l'amour ? Une trahison en direct ?

Julian recula, comme s'il venait de recevoir une gifle. Il la regarda comme s'il voyait une étrangère.

— Je ne savais pas que tu me considérais comme une dette, murmura-t-il.

— Je te considère comme ma vie ! hurla-t-elle, les larmes aux yeux mais la voix ferme. Et je refuse de te laisser la gaspiller pour un moment de soulagement égoïste. On part pour l'Italie demain. J'ai les faux papiers. On change de nom, on change de peau. On devient personne, mais on reste ensemble.

Julian secoua la tête, un sourire triste aux lèvres.

— Devenir personne, c'est mourir un peu chaque jour. Je ne veux pas être un fantôme, Élise. Je veux être un homme.

— Un homme en prison n'est qu'un numéro, Julian. Un homme en fuite est au moins un homme libre.

— Libre ? Regarde-nous ! On se hurle dessus dans une cuisine qui ne nous appartient pas, on a peur du moindre bruit de moteur dans l'allée. C'est ça ta liberté ? C'est une cage dorée dont les barreaux sont tes mensonges.

Il tenta de lui prendre les mains, mais elle les croisa sur sa poitrine, un rempart de chair et d'os.

— Si tu fais ça, Julian... si tu décroches ce téléphone, c'est fini. Pas seulement pour la loi. Entre nous. Je ne pourrai jamais pardonner que tu aies choisi ta conscience plutôt que nous.

La menace plana entre eux, lourde comme un ciel d'orage. Julian sentit une fissure s'ouvrir dans son cœur, un craquement sourd qu'il fut le seul à entendre. Pendant des années, ils avaient été un « nous » indivisible, une forteresse contre le reste du monde. Mais aujourd'hui, les idéaux de l'un étaient devenus les chaînes de l'autre.

— Alors c'est ça ? demanda-t-il, la voix brisée. Ton amour a une condition ? Le silence absolu ?

— Mon amour a un prix : la loyauté. Tu es en train de la briser.

Élise se détourna et alla s'appuyer contre la baie vitrée. Dehors, l'obscurité avait tout englouti. Elle ne voyait plus que son propre reflet, pâle et spectral, superposé à la forêt noire. Elle se sentait vieille. Elle se sentait souillée par les compromis qu'elle avait faits, et pourtant, elle était prête à en faire d'autres. Elle était devenue une créature de l'ombre, tandis que Julian aspirait désespérément à la lumière, même si celle-ci devait le brûler.

— Je vais me coucher, dit-il après un long moment.

Il ne l'embrassa pas. Il ne l'effleura même pas en passant. Le vide qu'il laissa derrière lui était plus glacial que la pluie battante.

Élise resta seule dans la cuisine. Elle posa ses doigts sur le plan de travail, là où Julian avait posé ses mains quelques minutes plus tôt. La pierre était froide. Elle

réalisa avec une horreur sourde que le silence ne l'étouffait plus. Il l'avait déjà enterrée.

Elle sortit son téléphone de sa poche. Elle regarda l'écran noir. Elle avait les codes, elle avait l'argent, elle avait le plan. Mais pour la première fois, elle se demanda si elle fuyait pour Julian, ou si elle fuyait pour ne pas avoir à affronter le vide qu'elle était devenue sans lui.

L'affrontement n'avait pas fait de vainqueur. Il n'avait laissé que deux naufragés sur des rives opposées, séparés par un océan de non-dits et une vision de l'honneur que plus rien ne pourrait réconcilier. La fissure était là, béante, et dans ce silence-là, elle entendit enfin ce qu'elle redoutait le plus : le bruit de leur fin.

Elle s'assit par terre, le dos contre le frigo qui ronronnait, et pleura sans bruit. Pas pour ce qu'ils allaient perdre, mais pour ce qu'ils avaient déjà perdu en croyant se sauver. Le courage de Julian était son arrêt de mort ; sa loyauté à elle était sa propre cellule.

Demain, le soleil se lèverait sur une décision qui briserait l'un ou l'autre. Mais ce soir, dans cette maison qui sentait le faux, ils étaient déjà deux étrangers partageant le même désastre.

# Chapitre 11

## Le Sacrifice

### CHAPITRE : LE SACRIFICE

L'aube n'apporta pas la lumière, seulement une nuance de gris plus crue qui soulignait la poussière sur les meubles laqués. Dans la cuisine, le frigo avait cessé de ronronner, laissant place à un silence si dense qu'il semblait liquide. Clara était toujours là, une ombre froissée contre le métal froid. Ses yeux brûlaient, injectés de sang, mais les larmes avaient tari. Elle sentait l'odeur de la veille : un mélange de café froid, de peur et de ce parfum de luxe boisé que Julian portait comme une armure.

L'armure était debout, maintenant.

Julian entra dans la pièce. Il était déjà douché, rasé de près, vêtu d'une chemise blanche immaculée dont les poignets n'étaient pas encore boutonnés. Il avait l'air d'un homme prêt à conquérir le monde, ou à l'enterrer. Il ne la regarda pas tout de suite. Il se dirigea vers la machine à café, ses gestes précis, presque mécaniques. Le cliquetis de la céramique contre le marbre résonna comme un coup de feu.

— On part dans une heure, murmura Clara, sa voix n'étant qu'un fil de soie déchiré. J'ai les billets. L'argent est transféré. On peut disparaître, Julian.

Il prit une gorgée de café noir, les yeux fixés sur la fenêtre qui donnait sur un jardin sans âme. Ses phalanges blanchissaient sur l'anse de la tasse.

— Non, dit-il. \*Tu\* pars.

Clara se redressa, ses muscles protestant contre la raideur de la nuit passée au sol. Elle fronça les sourcils, cherchant son regard, mais il restait de marbre, le profil aiguisé, presque tranchant.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On a un plan. On a tout prévu.

— Le plan a changé, Clara. Enfin, mon plan a changé.

Il se tourna enfin vers elle. Le choc fut physique. Ce n'était pas le regard de l'homme qui l'avait aimée à en perdre haleine sous les draps froissés de l'été dernier. C'était le regard d'un étranger, ou pire, d'un prédateur qui venait de réaliser que sa proie n'avait plus aucune valeur. Un vide sidéral, poli, glacial.

— Le scandale va sortir, reprit-il d'une voix monocorde. D'ici quelques heures, mon nom sera traîné dans la boue. Les dossiers de la firme, les détournements... Tout va exploser. Si tu es avec moi, tu coules avec.

— Je m'en fiche de couler ! s'exclama-t-elle en s'approchant de lui, les mains tendues comme pour attraper un fantôme. On s'en fiche de tout ça, Julian. On aura une autre vie. Ailleurs.

Il esquiva son contact d'un mouvement d'épaule fluide, presque dégoûté. Il posa sa tasse et sortit une cigarette qu'il n'alluma pas. Il jouait avec, ses doigts longs et agiles tournant le bâtonnet de tabac.

— « Ailleurs », c'est pour les romans de gare, Clara. Regarde-toi. Tu es brisée. Tu es devenue une ombre qui rampe derrière moi en espérant que je te redonne un sens. Tu penses vraiment que je vais passer le reste de ma vie à porter ton vide en plus du mien ?

Les mots frappèrent Clara en plein plexus. Elle recula d'un pas, le souffle court.

L'insulte n'était pas dans les mots, mais dans la délibération avec laquelle il les jetait.

— Tu ne penses pas ce que tu dis, balbutia-t-elle. Tu essaies de me protéger. C'est ça ? C'est ton genre de sacrifice héroïque à la con ?

Julian laissa échapper un rire sec, un son qui n'avait rien d'humain. Il fit un pas vers elle, envahissant son espace vital, l'odeur de son après-rasage — cuir et bergamote — l'étouffant.

— Te protéger ? Clara, sois réaliste. J'ai passé les six derniers mois à me demander comment me débarrasser de ce poids mort que tu es devenue. Ce scandale, c'est ma porte de sortie. Tu as l'argent, tu as le plan ? Parfait. Prends-les. Pars. Considère ça comme une indemnité de départ pour services rendus. Mais ne te méprends pas : je ne veux pas que tu restes parce que je t'aime. Je veux que tu partes parce que je ne supporte plus de voir ton visage chaque matin.

Le silence qui suivit fut pire que les mots. C'était un silence qui dévorait tout : les souvenirs, les promesses, l'espoir. Clara sentit son cœur se contracter si violemment qu'elle crut qu'il allait s'arrêter. Elle chercha une faille, un tressaillement dans sa mâchoire, une humidité dans ses yeux. Rien. Julian était un bloc de granit.

— Tu mens, dit-elle, mais sa voix manquait de conviction.

— Tu veux une preuve ?

Il sortit son téléphone, tapa quelques commandes et le jeta sur la table. L'écran affichait un transfert bancaire. Un montant colossal, bien plus que ce qu'elle avait prévu.

— C'est le prix de mon silence sur tes propres petites magouilles, Clara. J'ai déjà tout envoyé à ton père. Il sait que tu pars. Il sait que tu m'as trahi en premier. On est

quittes. Maintenant, dégage de ma vue avant que je ne change d'avis et que je ne te livre moi-même aux autorités.

Elle l'observa, les yeux écarquillés. Elle vit la cruauté briller dans ses prunelles sombres. Elle ne voyait plus Julian. Elle voyait le monstre qu'il avait toujours prétendu cacher, ce monstre qu'elle pensait avoir apprivoisé.

La trahison avait un goût de cuivre dans sa bouche. Ce n'était pas seulement qu'il la quittait ; c'était qu'il détruisait méthodiquement tout ce qu'ils avaient construit, comme on brûle une forêt pour s'assurer que rien n'y repoussera jamais.

— Tu es un lâche, cracha-t-elle, la voix tremblante de rage et de douleur. Tu as tellement peur d'être aimé que tu préfères tout détruire.

— Et toi, tu es une épave, répliqua-t-il sans ciller. Tu cherches un sauveur alors qu'il n'y a plus rien à sauver. Allez, va-t'en. Le taxi est en bas.

Clara ne bougea pas tout de suite. Elle voulait le frapper, l'embrasser, hurler jusqu'à ce que les murs s'effondrent. Mais elle ne fit rien de tout cela. Elle ramassa son sac de voyage, ses doigts frôlant la poignée de cuir avec une lenteur de somnambule. Elle se sentait vide, une enveloppe charnelle dont on avait aspiré l'âme.

Elle se dirigea vers la porte. Sur le seuil, elle s'arrêta et se retourna. Julian n'avait pas bougé. Il lui tournait le dos, regardant à nouveau vers le jardin gris. Ses épaules étaient larges, sa posture parfaite. Un homme qui avait tout calculé.

— Je te déteste, Julian.

— Je sais, répondit-il doucement, presque avec tendresse. C'est le but.

Elle claqua la porte. Le bruit résonna dans toute la maison, un point final sec et

définitif.

Dès qu'il entendit le moteur du taxi s'éloigner, les épaules de Julian s'affaissèrent. Il s'appuya contre le plan de travail, ses mains tremblant si fort qu'il dut les serrer l'une contre l'autre. Sa respiration devint erratique, un râle étouffé au fond de sa gorge.

Il sortit de sa poche une enveloppe froissée qu'il avait cachée jusque-là. C'était le mandat d'arrêt à son nom, déjà signé, qui serait exécuté dans l'heure. S'il l'avait gardée près de lui, elle aurait été complice. Elle aurait fini en prison, ou pire, sa réputation aurait été détruite à jamais par les associés qui cherchaient un bouc émissaire. En la chassant, en la brisant, il l'avait rendue "victime" de sa cruauté à lui. Elle était libre. Riche, dévastée, mais libre.

Il ramassa la tasse de café qu'il n'avait pas fini de boire. Elle était encore tiède, comme le souvenir de sa peau. Il ferma les yeux, inhalant l'air où flottait encore le parfum de Clara — une note de vanille et de pluie.

Il avait réussi. Elle le haïssait. Elle ne reviendrait pas. Elle ne chercherait pas à le sauver lorsqu'il serait derrière les barreaux ou lorsque son nom serait placardé en une des journaux comme le plus grand escroc de la décennie.

Le sacrifice était complet. Il avait sauvé la femme qu'il aimait en assassinant l'homme qu'elle aimait.

Julian s'assit à la place où elle était quelques minutes plus tôt, le dos contre le frigo. Il ne pleura pas. Les hommes comme lui ne pleurent pas ; ils se consomment de l'intérieur, en silence. Il attendit simplement que la police arrive, écoutant le bruit du vide qu'il venait de créer, un silence si vaste qu'il en devenait assourdissant.

Dans la voiture qui l'emmenait vers l'aéroport, Clara regardait défiler la ville, ses mains crispées sur son sac. Elle ne voyait pas le paysage. Elle ne voyait que le regard

de Julian, ce regard noir qui l'avait transpercée. Elle se sentait comme une naufragée, abandonnée sur un rivage inconnu, avec pour seule boussole une haine toute neuve, brûlante, qui était la seule chose qui l'empêchait de s'effondrer tout à fait.

Le silence entre leurs souffles n'était plus une distance. C'était un gouffre. Et au fond de ce gouffre, gisaient les restes de ce qu'ils auraient pu être.

Julian regarda sa montre.

8h00.

Le monde allait s'écrouler.

Il sourit amèrement, une larme unique traçant enfin un sillon sur sa joue de marbre.

— Adieu, Clara.

Le bruit des sirènes commença à monter dans la rue, déchirant le calme feutré du quartier chic. Le sacrifice était consommé.

# Chapitre 12

## L'Agonie de l'Absence

### CHAPITRE : L'AGONIE DE L'ABSENCE

L'appartement de Londres sentait le propre. Une odeur chirurgicale de cire d'abeille et de thé Earl Grey qui n'arrivait pas à masquer le relent métallique de la solitude. Clara était assise face à la baie vitrée, observant la pluie stagner sur la vitre comme des larmes qui auraient oublié de couler.

Elle était « libre ». Elle était « en sécurité ».

C'étaient les mots de son avocat, Me Sterling, un homme dont le costume coûtait probablement le prix d'une petite voiture et dont l'empathie était proportionnelle à ses honoraires.

— Vous avez de la chance, Clara, avait-il murmuré la veille en rangeant ses dossiers. Grâce au témoignage de Julian, la procédure est classée. Vous pouvez reprendre votre vie.

Reprendre sa vie. Comme on ramasserait un vêtement démodé au fond d'un placard.

Clara passa une main sur son bras, là où, quelques semaines plus tôt, la chaleur des doigts de Julian laissait des traces invisibles. Aujourd'hui, sa peau était froide. Elle portait un pull en cachemire gris, une armure de luxe qui l'étouffait. Elle se leva, ses pas ne faisant aucun bruit sur le tapis épais. Le silence n'était plus cette respiration partagée qu'ils apprivoisaient autrefois ; c'était un prédateur qui lui dévorait les poumons.

Elle se dirigea vers la cuisine, ouvrit le robinet. L'eau coulait, un bruit blanc qui ne parvenait pas à étouffer le souvenir des sirènes à Paris.

\*Huit heures du matin.\* C'était l'heure où il s'était livré. C'était l'heure où le monde avait basculé dans un ordre parfait et terrifiant.

\*\*\*

Julian n'avait pas de montre. Il n'avait plus rien, d'ailleurs, à part ce matricule et les murs gris perle de sa cellule de transition. Mais il connaissait l'heure au goût de l'air. À la façon dont la lumière crue des néons grésillait au-dessus de sa tête, comme un insecte agonisant.

— Vous avez de la visite, avait jeté le gardien avec une indifférence polie.

Ce n'était pas Clara. Il le savait. Il l'avait exigé : aucun contact, aucune lettre, aucune trace. Pour qu'elle soit sauvée, il fallait qu'elle l'oublie. C'était la logique froide du sacrifice.

C'était son avocat. Un homme pressé, dont le parfum boisé et coûteux détonnait violemment avec l'odeur de détergent bon marché et de sueur froide qui imprégnait les lieux.

— On peut obtenir une réduction de peine si vous donnez les noms des intermédiaires, Julian.

Julian leva les yeux. Son visage, d'habitude si composé, semblait sculpté dans une pierre fatiguée. La barbe de trois jours marquait ses mâchoires, lui donnant un air de fauve en cage, mais ses yeux restaient deux éclats de noir absolu.

— Je n'ai pas de noms. J'ai tout fait seul.

L'avocat soupira, ajustant ses lunettes.

— C'est absurde. Vous vous murez dans un silence qui va vous coûter dix ans de votre vie. Pour quoi ? Pour qui ? Elle est à Londres, Julian. Elle sort dans les galeries d'art. Elle dîne à Chelsea. Elle a repris le cours des choses.

Julian sentit une pointe de douleur fulgurante au creux de l'estomac. Une brûlure familière.

— C'est exactement ce qu'elle doit faire, répondit-il d'une voix rauque.

Mais en mentant, il sentit le poids de la cellule se refermer un peu plus sur lui. Ce n'était pas les barreaux qui l'emprisonnaient. C'était l'idée que le monde continuait de tourner sans que leurs souffles ne s'entremêlent. La sécurité était un désert de glace.

\*\*\*

Le vernissage de la galerie \*Aethelgard\* battait son plein. Le champagne coulait, les rires étaient cristallins, et Clara portait une robe en soie noire qui glissait sur ses hanches comme une insulte à son deuil intérieur.

— Tu es sublime, Clara, lança Chloé, une amie de longue date qui ne savait rien du gouffre. On m'a dit que tu revenais d'un voyage... mouvementé ?

Clara porta sa coupe de champagne à ses lèvres. Le liquide pétilla sur sa langue, acide et froid.

— On peut dire ça.

— Et alors ? La vie londonienne te va à ravir. Tu es enfin débarrassée de toute cette tension parisienne. Tu es libre !

Clara observa un tableau abstrait au mur. Des éclaboussures de rouge sur un fond de gris béton. Cela ressemblait à une plaie ouverte.

— Libre, répéta-t-elle.

Elle se tourna vers Chloé, ses yeux soudain piquants.

— Tu sais ce que c'est, la liberté, Chloé ? C'est le droit de choisir sa prison. Et pour l'instant, j'ai l'impression d'être enfermée dans une boîte de cristal où l'air est filtré pour ne surtout pas me rappeler que je suis vivante.

L'amie rit, un peu nerveuse.

— Tu as toujours été dramatique. Profite de la soirée. Regarde ce type là-bas, il te dévore du regard.

Clara regarda l'homme en question. Un banquier d'affaires au sourire carnassier. Il n'avait pas l'ombre de Julian. Il n'avait pas ce regard qui la mettait à nu, ce regard qui disait « je te vois, avec tes fêlures et tes hontes ». Cet homme ne voulait que son enveloppe.

Elle posa sa coupe sur un plateau et sortit sur le balcon. L'air de la ville était saturé de gaz d'échappement et d'humidité. Elle ferma les yeux. Elle aurait donné tout l'or du monde, toute cette sécurité achetée au prix fort, pour une seule minute dans l'appartement de Julian, même avec la police enfonçant la porte.

Le scandale était bruyant, destructeur, mais il était chaud. Le silence de Londres était une agonie lente.

\*\*\*

Julian était allongé sur son lit de camp, les mains derrière la tête. Il fixait le plafond. Il imaginait Clara. Il l'imaginait dans ses draps blancs, dans sa nouvelle vie. Il

essayait de se convaincre qu'il était fier de lui.

Puis, une image s'imposa. Le moment où, dans la voiture vers l'aéroport, elle l'avait regardé avec cette haine neuve. Il avait compris alors que la haine était le dernier fil qui les liait. S'il la laissait partir tout à fait, s'il la laissait devenir cette femme lisse des vernissages, ce fil casserait.

Il se redressa brusquement, le souffle court. La pièce lui parut soudain minuscule. Les murs transpiraient l'absence.

\*Je ne peux pas respirer.\*

Ce n'était pas l'enfermement physique qui l'étouffait. C'était la réalisation que son sacrifice était une erreur de calcul monumentale. Il avait cru sauver Clara en l'exilant de lui. Il n'avait fait que la condamner à une mort émotionnelle.

Il s'approcha de la porte, frappa violemment contre le métal froid.

— Gardien !

L'œil du surveillant apparut dans le judas.

— Quoi encore ?

— Je veux appeler mon avocat. Maintenant.

— C'est fini pour aujourd'hui, Julian. Dors.

— Appelez-le ! rugit Julian, sa voix vibrant d'une autorité que même la prison n'avait pu briser. Dites-lui que je change ma déposition. Dites-lui que je ne suis pas seul dans cette affaire.

Il préférait qu'ils tombent ensemble plutôt que de la savoir en train de s'éteindre dans

le confort d'une vie normale. La sécurité était une cellule plus vaste, mais c'était une cellule quand même. Le vrai scandale, c'était de vivre l'un sans l'autre.

\*\*\*

De retour dans son appartement, Clara ne ralluma pas les lumières. Elle se déshabilla dans l'obscurité, laissant tomber sa robe coûteuse sur le sol comme une peau morte.

Elle s'approcha de la table de nuit et ouvrit le tiroir. Tout au fond, glissé sous son passeport, il y avait un petit carnet. Elle l'ouvrit à la dernière page. Julian y avait griffonné un numéro de téléphone avant qu'elle ne parte. Un numéro qu'il ne devait utiliser qu'en cas d'extrême urgence.

Ses doigts tremblaient.

La sécurité, c'était le silence. La sécurité, c'était l'oubli. La sécurité, c'était cette anesthésie générale qui lui donnait envie de hurler.

Elle décrocha son téléphone. Elle composa le numéro.

— Allô ? fit une voix d'homme à l'autre bout, une voix de bureau, froide.

— C'est Clara. Je veux parler au procureur en charge du dossier de Julian Vance.

— Mademoiselle, vous n'êtes plus impliquée, vous devriez...

— Je veux témoigner, coupa-t-elle, sa voix tranchante comme une lame de rasoir. Je veux dire la vérité. Toute la vérité.

Elle s'assit sur le rebord du lit, un sourire étrange étirant ses lèvres pour la première fois depuis des jours. Elle venait de briser la vitre. Elle venait de détruire la protection

que Julian avait bâtie pour elle.

Elle se sentait enfin respirer.

Le vide n'était plus supportable. Si elle devait brûler, elle préférait que ce soit dans le même brasier que lui. L'agonie de l'absence venait de prendre fin ; l'agonie de la vérité, elle, commençait à peine. Et c'était la plus belle chose qu'elle ait ressentie.

Le silence entre leurs souffles allait enfin être rompu par le fracas du monde.

# Chapitre 13

## Le Hasard de la Vérité

**\*\*CHAPITRE : LE HASARD DE LA VÉRITÉ\*\***

Le Palais de Justice de Paris est une machine à broyer les âmes, un labyrinthe de marbre froid et de plafonds trop hauts où les murmures des avocats sonnent comme des condamnations. Clara marchait dans le long couloir de la galerie Saint-Éloi, ses talons claquant sur le sol avec une régularité de métronome. Chaque impact résonnait dans sa cage thoracique. Elle venait de passer trois heures dans le bureau du procureur, à vider son sac, à défaire un à un les nœuds de soie et d'acier que Julian avait tissés pour la protéger.

Elle se sentait légère. Atrociement légère. Comme si, en livrant sa part d'ombre, elle avait perdu son poids terrestre.

L'air sentait la poussière ancienne, le papier timbré et ce parfum de café brûlé typique des lieux où l'on attend. Elle s'arrêta devant une immense fenêtre à petits carreaux, observant la pluie de novembre s'écraser contre le verre. C'était fini. Elle ne pouvait plus reculer. Le mensonge de Julian — ce sacrifice héroïque et stupide qu'il avait érigé comme une forteresse autour d'elle — venait de s'effondrer.

Soudain, un bruit de ferraille. Un frottement métallique, sec, insupportable.

Clara se figea. Elle connaissait ce rythme. Elle connaissait cette façon de marcher, même entravée. Elle se tourna lentement, le souffle court, ses doigts se crispant sur la lanière de son sac.

À l'autre bout du couloir, escorté par deux policiers à la mine patibulaire, Julian Vance s'avançait.

Le choc fut physique. Une décharge électrique qui partit de la base de sa nuque pour irradier jusqu'à la pointe de ses doigts. Il portait toujours ce costume sombre, mais la chemise était froissée, le col ouvert. Sa barbe de trois jours marquait la dureté de sa mâchoire, et ses yeux... ses yeux étaient des puits de fatigue noire.

Lorsqu'il l'aperçut, il s'arrêta net. Les policiers le bousculèrent légèrement pour le faire avancer, mais il resta ancré au sol, tel un monolithe.

— Continuez, Vance, grogna l'un des gardes.

Julian ne l'entendit pas. Son regard était verrouillé sur celui de Clara. Dans cet espace public et stérile, le silence reprit ses droits, épais, étouffant.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il.

Sa voix était plus basse que dans ses souvenirs, éraillée par le manque de sommeil et, sans doute, par le manque d'elle. Elle n'était plus la voix de bureau qu'elle avait entendue au téléphone, mais un grondement d'orage lointain.

Clara s'avança de quelques pas. Elle sentait l'odeur de Julian traverser la distance — un mélange de tabac froid, de cèdre et de cette note métallique de peau stressée. Une odeur qui lui donnait envie de hurler et de s'effondrer contre lui tout à la fois.

— J'ai parlé, Julian.

Le visage de Julian se décomposa. La colère monta en lui comme une marée noire, subite, violente. Ses mains, entravées par des menottes à l'avant, se crispèrent.

— Tu as fait quoi ?

— La vérité. J'ai dit la vérité au procureur. Sur la nuit du quai. Sur ce que tu as fait pour me couvrir. Sur tout.

— Putain, Clara ! explosa-t-il, faisant sursauter les gardes. Je t'avais dit de rester en dehors de ça ! J'avais tout nettoyé ! Tu étais libre !

Il s'approcha d'elle, malgré les mains des policiers qui tentaient de le retenir. Il s'arrêta à quelques centimètres de son visage. La tension entre eux était une corde raide prête à rompre. Clara pouvait voir les pores de sa peau, la petite cicatrice au coin de son sourcil, le mouvement frénétique de sa pupille.

— Ta liberté ne vaut rien si je dois te regarder crever de loin, répliqua-t-elle, la voix tranchante. Tu as cru que tu étais un martyr ? Tu n'es qu'un lâche, Julian. Tu as eu peur que je ne sois pas assez forte pour porter ma propre culpabilité.

— J'ai voulu te sauver !

— On ne sauve pas quelqu'un en lui volant sa vérité !

Il s'apprêtait à répliquer, une insulte ou une défense au bord des lèvres, mais le feu dans ses yeux s'éteignit brusquement. La colère fut balayée par une vague de tristesse si brute, si dénudée, que Clara en eut le vertige. Julian baissa les épaules, le cliquetis des menottes soulignant sa défaite.

— Tu as tout foutu en l'air, murmura-t-il, sa voix se brisant sur le dernier mot. Tout ce que j'ai construit... c'était pour toi.

— Je n'en veux pas, de ton palais de mensonges.

Elle fit un pas de plus, brisant la distance de sécurité. Elle leva la main et, d'un geste hésitant, effleura le revers de sa veste. Le tissu était froid, mais la chaleur qui émanait du corps de Julian était une fournaise. À ce contact, Julian ferma les yeux. Un gémissement étouffé s'échappa de sa gorge.

Ce n'était plus de la haine. Ce n'était plus de la protection. C'était une mise à nu.

Leurs souffles commencèrent à s'accorder, là, au milieu du couloir, sous les néons blafards. Clara sentit une larme rouler sur sa joue, une seule, brûlante. Elle comprit à cet instant que leur lien n'avait rien de romantique au sens conventionnel du terme. Ce n'était pas une valse, c'était un naufrage. Ils étaient deux épaves qui s'agrippaient l'une à l'autre pour ne pas sombrer dans les abysses.

— Pourquoi ? souffla-t-il, son front venant s'appuyer contre le sien, un geste d'une intimité dévastatrice malgré les gardes qui s'impatientsaient.

— Parce que je ne sais plus respirer sans toi, Julian. Même si l'air est empoisonné. Même si on doit finir dans une cellule de deux mètres carrés. Je préfère l'enfer avec toi que ce vide que tu m'as laissé.

Julian rouvrit les yeux. La tristesse y était toujours, mais une sorte de reconnaissance sauvage y brillait désormais. Il comprit que Clara n'était pas une victime qu'il devait protéger, mais son égale dans la destruction. Son besoin d'elle n'était pas un désir, c'était une fonction biologique. Un besoin vital, comme le sang qui battait dans ses tempes.

Il leva ses mains entravées et, dans un geste d'une maladresse déchirante, essuya la larme sur la joue de Clara avec son pouce. Le contact du métal froid des menottes contre sa peau la fit frissonner.

— On est foutus, dit-il avec un sourire triste, presque tendre.

— On l’a toujours été, répondit-elle.

— Vance, on y va ! Maintenant ! ordonna l’un des policiers en le saisissant par le bras.

Julian fut entraîné vers l’arrière. Leurs doigts se frôlèrent une dernière fois, une caresse de papier de verre, électrique et désespérée. Clara resta plantée là, au milieu du couloir, regardant l’homme qu’elle aimait — et qu’elle venait peut-être d’envoyer en prison pour de longues années — s’éloigner.

Mais alors qu’il atteignait le bout de la galerie, Julian se retourna. Il ne dit rien. Il la regarda simplement. Dans ce regard, il n’y avait plus de reproche. Il y avait une promesse. La vérité les avait fracassés, mais elle les avait enfin rendus l’un à l’autre.

Le silence entre leurs souffles était rompu. Le monde pouvait bien s’écrouler autour d’eux, le fracas n’était plus qu’un bruit de fond.

Clara prit une grande inspiration. L’air du Palais de Justice était toujours aussi rance, mais pour la première fois depuis des mois, il atteignit ses poumons. Elle sortit du bâtiment, affrontant la pluie battante de Paris. Elle était trempée en quelques secondes, mais elle ne sentait pas le froid. Elle marchait vers l’incertain, vers le chaos, vers les procès et les flashes des photographes.

Elle marchait vers lui.

Parce que la vérité, au fond, n’était pas un hasard. C’était la seule destination possible pour ceux qui s’aiment assez pour se détruire ensemble.

# Chapitre 14

## Le Choix du Scandale

L'eau ruisselait sur le visage de Clara, s'immiscant sous le col de son manteau, mais elle ne frissonnait pas. La pluie de Paris n'était plus une agression ; elle était un baptême. À quelques mètres de là, au pied des marches monumentales du Palais de Justice, Julian l'attendait. Il n'avait pas de parapluie. Il se tenait là, les épaules larges, les mains enfoncées dans les poches de son pardessus sombre, l'air d'un prédateur qui aurait enfin cessé de chasser pour attendre que sa proie revienne d'elle-même.

À travers le rideau gris de l'averse, leurs regards se percutèrent. C'était un choc physique, un impact qui lui coupa le souffle plus sûrement que le froid.

Elle s'approcha. Chaque pas pesait une tonne et, en même temps, elle n'avait jamais eu l'impression d'être aussi légère. Les flashes des photographes crépitèrent sur les côtés, des silhouettes s'agitaient derrière les barrières de sécurité, des micros se tendaient comme des lances. Le monde hurlait son nom, hurlait le sien, exigeait des réponses sur le procès, sur la trahison, sur le sang versé.

Elle n'entendait que le battement de son propre cœur, un tambour sourd dans ses oreilles.

Lorsqu'elle fut à sa hauteur, elle s'arrêta. Julian ne bougea pas d'un millimètre. Il sentait la pluie, le tabac froid et cette odeur de cuir boisé qui lui était propre, un parfum qui avait hanté ses nuits de solitude. Ses yeux bleus, d'ordinaire si glacés, étaient embrasés d'une fureur qui n'était pas dirigée contre elle, mais contre l'univers entier qui avait tenté de les séparer.

— Tu es trempée, dit-il. Sa voix était basse, rauque, vibrant dans la cage thoracique de Clara.

— Toi aussi, répondit-elle.

Un sourire en coin, presque imperceptible, étira les lèvres de Julian. Un défi.

— Ils attendent une déclaration, Clara. Ils attendent que tu me pointes du doigt ou que je m'excuse. Les vautours ont faim.

Clara jeta un regard vers la meute de journalistes. Elle vit les caméras braquées sur eux, l'instrumentation du scandale prête à être diffusée en direct. Demain, leurs visages seraient en une de tous les quotidiens. "L'Avocate et le Monstre". "La Trahison de l'Héritier". "L'Amour au-dessus des Lois".

Elle ramena son regard vers Julian. Elle vit la cicatrice sur sa tempe, le pli d'amertume au coin de sa bouche. Elle vit l'homme qu'elle avait essayé de détruire pour se sauver, avant de comprendre que sans lui, il n'y avait rien à sauver.

— On ne va rien leur donner, murmura-t-elle. On va leur donner bien pire.

— Ah oui ? Et quoi donc ?

— La vérité.

Julian sortit une main de sa poche et la posa sur la joue de Clara. Sa paume était brûlante malgré la pluie. Ses doigts glissèrent dans ses cheveux collés par l'eau, une caresse qui ressemblait à une prise de possession. Clara ferma les yeux, s'abandonnant à ce contact électrique. Le monde disparut. Le bruit des voitures, les cris des reporters, la rumeur de la ville... tout s'effaça pour ne laisser que la texture de cette peau contre la sienne.

— La vérité les tuera, Clara. On va perdre notre réputation, nos carrières. Ton nom sera traîné dans la boue. On ne sera plus des victimes, on sera des complices.

Clara ouvrit les yeux. Elle n’y vit aucune hésitation.

— J’ai passé ma vie à essayer d’être irréprochable, Julian. C’était épuisant. Je préfère être infâme avec toi que seule dans mon honneur.

L’éclat dans les yeux de Julian changea. Ce n’était plus de la douleur, c’était une détermination sauvage. Sans un mot de plus, il l’attira contre lui. Le choc de leurs corps fut violent, nécessaire. Il l’embrassa avec une fureur qui n’avait rien de romantique. C’était une revendication. Ses lèvres avaient un goût de pluie et de désespoir transformé en victoire.

Autour d’eux, c’était l’explosion. Les flashes redoublèrent d’intensité, créant un stroboscope aveuglant dans l’obscurité de l’après-midi parisien. Les journalistes hurlaient, les gardes tentaient de contenir la foule. Mais Julian et Clara étaient dans l’œil du cyclone. Un espace de calme absolu où plus rien ne comptait, sinon la pression de leurs mains, l’urgence de leurs souffles mêlés.

Julian finit par s’écarter d’un pouce, son front contre le sien.

— Ma voiture est en bas. Si on monte dedans ensemble, il n’y aura pas de retour en arrière.

— Je n’ai jamais aimé regarder derrière moi, répliqua-t-elle avec ce ton piquant qu’il aimait tant.

Il la prit par la main. Un geste simple, presque dérisoire, mais qui, devant les caméras du pays entier, sonnait comme une déclaration de guerre. Ils descendirent les

marches, épaule contre épaule. Julian fendait la foule comme une lame de rasoir, son corps protégeant celui de Clara. Elle marchait la tête haute, ses talons claquant sur le pavé mouillé avec une assurance nouvelle.

Ils montèrent à l'arrière de la berline noire. Dès que la portière se referma, le silence tomba, lourd et épais, filtré par les vitres teintées. Le tumulte extérieur devint une pantomime muette.

Julian se tourna vers elle. Dans l'ombre de l'habitacle, ses yeux étaient sombres, presque noirs. L'adrénaline de la confrontation laissait place à une tension d'une autre nature, plus intime, plus dévorante.

— Tu es sûre de toi ? demanda-t-il. Sa voix avait mué en un murmure dangereux. Demain, tu seras la femme la plus détestée de Paris.

Clara retira sa veste trempée, révélant ses épaules frêles mais droites sous son chemisier de soie blanche, devenu translucide avec l'humidité. Elle se rapprocha de lui, envahissant son espace, ses genoux frôlant les siens.

— J'ai passé des mois à me demander si je devais te haïr ou te sauver, Julian. La réponse est tellement plus simple.

Elle posa sa main sur sa cravate, la desserrant d'un geste lent, calculé. Ses yeux ne quittaient pas les siens.

— On va faire de ce scandale un chef-d'œuvre. On va les laisser parler, juger, cracher leur venin. Et pendant qu'ils chercheront à comprendre comment on a pu en arriver là, nous, on sera ailleurs.

Julian la saisit par la taille et la hissa sur lui. Elle se retrouva à califourchon, sentant la puissance de ses muscles sous ses mains. L'air dans la voiture devint rare, chargé

d'une électricité statique qui faisait dresser les poils sur ses bras.

— Tu es folle, murmura-t-il contre son cou, avant d'y planter ses dents avec une douceur cruelle.

— C'est toi qui m'as rendue comme ça, répliqua-t-elle dans un souffle. Tu as brisé le silence, Julian. Maintenant, assume le bruit.

Il releva la tête, un sourire féroce aux lèvres.

— Oh, je vais l'assumer. On va tout brûler, Clara. Les dossiers, les preuves, les attentes des autres. Il ne restera que nous deux au milieu des cendres.

— Ça me convient, dit-elle en plaquant ses lèvres contre les siennes.

La passion qui les submergea alors n'était pas une réconciliation douceuse. C'était un acte de rébellion. Leurs mains cherchaient la peau de l'autre avec une urgence de naufragés. Le froissement du tissu, le souffle court, le bruit de la pluie qui tambourinait sur le toit de carbone... chaque sensation était amplifiée, magnifiée par la certitude que leur monde venait de basculer.

Clara sentit les doigts de Julian tracer une ligne de feu le long de son dos, là où la robe s'ouvrait. Elle frissonna, non pas de froid, mais d'une libération totale. Pour la première fois de sa vie, elle n'avait pas peur du lendemain. Le chaos n'était plus un gouffre, c'était un terrain de jeu.

Dehors, les flashes continuaient de crépiter contre les vitres noires, incapables de percer l'intimité de leur bunker de luxe. Les journalistes attendaient un effondrement, une larmoyante confession. Ils n'auraient rien de tout cela.

Ils auraient l'image de deux amants indociles, préférant l'enfer ensemble au paradis

l'un sans l'autre.

Julian se détacha un instant pour plonger son regard dans le sien. Il y avait dans son expression une promesse de protection absolue, une force brute qui lui fit comprendre que le scandale n'était pas une fin, mais le véritable début.

— Bienvenue dans l'œil du cyclone, Clara, souffla-t-il.

Elle sourit, une lueur de défi héroïque dans le regard.

— C'est l'endroit le plus calme du monde, Julian. Ne bougeons plus.

Le chauffeur démarra, fendant la foule des curieux. La voiture s'éloigna dans la nuit parisienne, emportant avec elle le secret de leur victoire. Le silence entre leurs souffles n'était plus une absence. C'était un pacte. Un choix. Le plus beau des scandales.

# Chapitre 15

## Le Silence Apaisé

### CHAPITRE : LE SILENCE APAISÉ

La lumière de l'aube filtrait à travers les persiennes de bois sombre, découpant des zébrures d'or sur le parquet de chêne. Ici, à des centaines de kilomètres de la fureur parisienne et des flashes qui lacéraient l'obscurité, le temps n'avait plus la même consistance. Il n'était plus cet ennemi haletant, cette montre suisse qui rappelait à Clara chaque seconde l'imminence de sa chute.

Le temps était devenu une caresse. Une expansion.

Clara ouvrit les yeux, ses cils effleurant l'oreiller de lin froissé. L'air de la chambre sentait le sel marin, le bois chauffé par le soleil et cette odeur propre à Julian : un mélange de santal brûlé, de peau chaude et d'une pointe d'amertume qui rappelait le café serré du matin.

Elle ne bougea pas. Elle écouta.

Pendant des mois, le silence entre eux avait été une tranchée. Un espace saturé de non-dits, de peurs viscérales et de cette culpabilité qui vous enserre la gorge jusqu'à vous faire oublier comment respirer normalement. Aujourd'hui, le silence était plein. Il était une présence protectrice, une couverture lourde et rassurante jetée sur leurs épaules nues.

Julian dormait encore, ou du moins, il en donnait l'apparence. Son bras, lourd et possessif, barrait la taille de Clara, l'ancrant contre lui. Elle sentait la chaleur de son

torse contre son dos, le rythme régulier de son cœur — un métronome sourd qui battait la mesure de leur nouvelle vie.

— Je sais que tu ne dors pas, murmura-t-elle, sa voix encore enrouée par le sommeil.

Elle sentit un sourire se dessiner contre sa nuque, suivi d'un baiser électrique, juste à la naissance des cheveux.

— Est-ce qu'on a vraiment besoin de se réveiller ? répondit Julian d'une voix basse, vibrante. Le monde extérieur n'existe plus dès que je ferme les yeux.

— On a brûlé le script, Julian. Il n'y a plus de monde extérieur pour nous juger. Juste des gros titres que personne ne lit plus ici.

Il se redressa sur un coude, l'obligeant à se retourner. Son visage, débarrassé de l'armure de glace qu'il portait devant les caméras, paraissait plus jeune, presque vulnérable sous la lumière crue du matin. Ses yeux sombres l'analysèrent avec une intensité qui, autrefois, l'aurait fait frissonner de peur. Aujourd'hui, cela la faisait frissonner d'autre chose. De désir. D'appartenance.

Il passa ses doigts sur la pommette de Clara, un geste d'une lenteur exquise, comme s'il réapprenait les contours de son visage après une longue amnésie.

— Tu n'as pas de regrets ? demanda-t-il, ses sourcils se rejoignant légèrement. Ta carrière, ton image... On a tout fait exploser en une seule nuit.

Clara laissa échapper un rire léger, presque cristallin. Elle se redressa à son tour, drapant le drap de soie autour de sa poitrine, ses yeux défiant les siens.

— Mon image était une cage dorée, Julian. Les journalistes attendaient que je sois une sainte ou une victime. En choisissant d'être "le scandale", je suis devenue libre.

C'est le prix le plus bas que j'aie jamais payé pour ma respiration.

Elle tendit la main pour effleurer sa mâchoire, sentant le grain de sa barbe de trois jours.

— Et toi ? Le grand Julian de Valmont, l'homme qui contrôlait tout. Comment se sent le chaos ?

Julian saisit son poignet, non pas pour l'arrêter, mais pour presser sa paume contre ses lèvres. L'étincelle de défi dans ses yeux s'intensifia.

— Le chaos me va à ravir, tant qu'il a ton visage. On a passé notre vie à retenir notre souffle pour ne pas déranger les autres. Maintenant, on va enfin respirer pour nous.

Il se leva, d'une traite, affichant une décontraction qu'elle ne lui connaissait pas. Il était nu, sa silhouette puissante se découpant contre la fenêtre. Il ouvrit grand les battants, laissant entrer le fracas des vagues contre la falaise en contrebas et l'odeur sauvage du maquis.

— Viens voir, Clara.

Elle le rejoignit, se glissant sous son bras. Devant eux, la Méditerranée s'étalait, une nappe d'azur infini, sans limites, sans frontières. C'était le vide, mais un vide magnifique.

— Ils disent que nous sommes en enfer, dit-elle en observant l'horizon.

— Alors l'enfer est sacrément bien décoré, répliqua-t-il avec ce sarcasme élégant qui était sa signature.

Il se tourna vers elle, l'enserrant par la taille, l'attirant si près qu'elle pouvait sentir la

tension dans ses muscles. Le jeu de séduction n'était plus une stratégie, c'était leur état naturel.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-elle, ses doigts jouant avec les boucles brunes sur sa nuque.

— On ne fait rien. On laisse le silence faire son travail. On laisse la tempête s'essouffler sans nous trouver. Pour une fois, on n'est pas la proie, on est l'ombre.

Il pencha la tête, son souffle chaud caressant son oreille.

— J'ai commandé le petit-déjeuner. Sur la terrasse. On va manger des fruits de saison, boire du champagne à dix heures du matin, et ignorer les soixante-douze appels manqués sur mon téléphone pro que je m'apprête à jeter dans la crique.

Clara sourit, une lueur de malice dans le regard.

— Seulement soixante-douze ? Tu perds de ton influence, Julian.

— Ou alors, ils commencent enfin à comprendre que je ne reviendrai pas. Pas comme avant.

Ils descendirent sur la terrasse en pierre, où le soleil commençait déjà à mordre. Le silence n'était plus interrompu que par le cri des mouettes et le cliquetis de l'argenterie. Ils parlèrent de tout, sauf du scandale. Ils parlèrent de leurs futurs voyages, de cette maison qu'ils transformeraient en refuge, des livres qu'ils allaient enfin prendre le temps de lire.

C'était une conversation de survivants qui découvrent que la terre ferme est solide.

À un moment, Clara s'arrêta, son regard perdu dans le bleu de l'eau. Julian posa sa

main sur la sienne, une pression ferme.

— À quoi tu penses ?

— À ce que j'ai ressenti dans la voiture, hier soir, répondit-elle. Quand la foule frappait aux vitres. J'avais l'impression que si je fermais les yeux, je disparaîtrais. Et puis, tu m'as regardée. Et j'ai compris que même si le monde entier s'effondrait, j'aurais toujours cet espace-là. Entre nous deux. Ce silence qui ne fait plus mal.

Julian se leva, contourna la table et l'invita à se lever à son tour. Il la prit dans ses bras, une étreinte longue, profonde, où leurs souffles finirent par se synchroniser parfaitement.

— On a passé trop de temps à essayer de se comprendre à travers les mots des autres, Clara. Les rumeurs, les attentes, les contrats. Tout ça, c'était du bruit.

Il plongea ses yeux dans les siens, une promesse silencieuse brûlant dans ses pupilles.

— Le vrai silence, c'est ça. C'est savoir que je n'ai plus besoin de te dire que je t'aime pour que tu le sentes contre ta peau. C'est savoir que notre souffle est le même.

Il l'embrassa. Ce n'était pas un baiser de cinéma, chargé de drame et de désespoir. C'était un baiser lent, savoureux, qui goûtait le sel et la liberté. Un baiser qui scellait non pas un contrat, mais une vérité.

Dans ce retrait du monde, la tension n'avait pas disparu, elle s'était transformée. Elle n'était plus une corde raide sur laquelle ils dansaient au-dessus du vide, mais un courant électrique continu qui les liait. Un désir apaisé par la certitude, mais exalté par la nouveauté de leur franchise.

Le vent se leva, faisant bruisser les oliviers alentour. Clara posa sa tête sur l'épaule de

Julian. Elle ferma les yeux, savourant chaque battement de cœur, chaque inspiration.

Le scandale était derrière eux. Devant, il n'y avait que ce silence pur, immense, et enfin, délicieusement apaisé. Ils n'avaient plus besoin de crier pour exister. Ils respiraient, tout simplement. Et pour la première fois de leur vie, c'était suffisant.

L'œil du cyclone était devenu leur demeure. Et ils n'avaient aucune intention d'en sortir.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Silence entre nos Souffles"*

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)